

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

40



Pour fêter dix ans d'existence, il fallait choisir un sujet qui étonnât les lecteurs de notre revue. Et, même si personne ne veut l'avouer, nous sommes un peu superstitieux, il nous a paru assez amusant et même, disons le mot, bien émouvant, de faire appel à notre mémoire d'enfance, à celle des autres et, aussi, à la mémoire des historiens, pour aborder ce domaine de l'étrange que gère, avec quelque succès parfois, l'ange du bizarre. Notre sommaire a pris certaines libertés avec notre grille habituelle. Vous aurez, nous l'espérons, plaisir à visiter notre " cabinet des curiosités ", à suivre les artistes d'autrefois qui ont illustré la superstition (et voilà le mot-guide de notre numéro) nous montrant qu'elle fut de tous les temps. Vous le verrez dans notre " jardin bizarre ". Tout ceci pour vous souhaiter d'excellentes vacances, heureux de vous retrouver en très bonne forme, dès le mois de septembre.

N° 40 — Juin — Juillet 2004. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole nous appartient



Espace Historique

Superstition, quès aco ?	Andrée Ruffat	3
Magie et superstitions en Afrique du Nord	Marie-Claire Micouleau	10
Conjurations, superstitions et rites en Tunisie	Annie Krieger-Krynicky	17

Le Cabinet de curiosités

De l'encens pour le bonheur		
La pythonisse du passé d'Alger		24
Le maréchal Bugeaud et la nouvelle lune	Annie Krieger-Krynicky	25
Ali, le djinn et l'ordinateur	Yves Pleven	27
Charles Quint, Alger et les sorciers	Jeanine de la Hogue et Philippe Lamarque	28

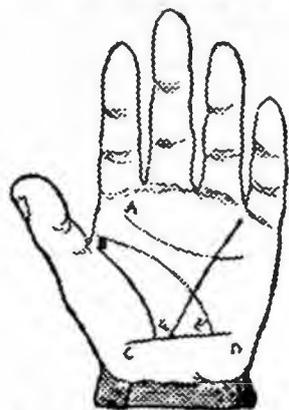


Le passé composé

La maison aux douze piliers, aux quatre familles et aux trois religions	Simon Nizard	30
La Fontaine des Génies	Henri Klein	33

Les chemins de mémoire

Attention, ça porte malheur !	Marie Gil	35
Guérisseur, quel beau mot...	Andrée Montero	36
Se souvenir, une bonne manière d'exister	Pierre Mannoni	39



Le Jardin bizarre

La superstition au passé		46
--------------------------	--	----

Point livres

Repères bibliographiques	Jeanine de la Hogue	51
--------------------------	---------------------	----

Les nouvelles de Mémoire plurielle

En supplément à ce numéro

Cagayous, le prince des rues, et Cie	Jeanine de la Hogue	
Ragabouche en Barbarie	Pierre Mille	
De l'innocent au dévergondé	Arthur Pellegrin	

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Rémi de Vulpillieres.

Trésorier : Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

cotisation + abonnement à *Mémoire plurielle, actif* à partir de 19 €,

bienfaiteur : à partir de 28 €, *donateur* : à partir de 50 €

Le numéro : 5 €

Réalisation : Coriat

Impression : Promoprint

Commission paritaire : n° 0106G.78541 ISSN : 1 284-43 221

Superstition, quès aco ?

Andrée RUFFAT

L'histoire de la Superstition — si l'on peut nommer ainsi cette étude — ne saurait laisser personne indifférent, croyant ou athée. Aucun vivant n'est « spectateur pur » du drame de l'existence, drame dont nul ne connaît le commencement, ni la fin. L'époque matérialiste et scientifique qu'est la nôtre, si elle propose une amélioration de la « qualité de la vie », ne peut pas, ne pourra pas combler le vide en répondant au pathétique appel de l'âme humaine: « Quo vadis ? » — pas plus qu'en ces temps qu'on nomme, prudemment, « les plus reculés », qu'on évaluait, il y a quelques décennies à 500 000 ans et qu'on suppose être, actuellement, 2 millions d'années... ou plus, l'Homme ne peut connaître le but de sa « quête » angoissée.

Les nouveaux secrets que nous révèle la Science ne sont qu'une petite approche (certes méritoire parce que laborieuse) de ce qu'Hermès Trismégiste exposait sous sa formule ésotérique — « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut ». Ces nouveaux secrets sont de très vieux secrets: seuls, les moyens d'investigation diffèrent. Au seuil de ce qu'on appelle orgueilleusement « l'Ère atomique », la superstition n'est pas morte: elle est, même, plus triomphante que jamais!

La lueur qui perça le cerveau, encore obscurci d'instincts, de l'Homme du Neandertal, nous poursuit toujours de son faisceau magique: si son éventail

s'est ouvert au cours de civilisations successives, nous ignorons toujours sa limite de portée et le pourquoi de notre exploration obstinée.

Déjà, son extraordinaire force vitale lui donnait une impulsion irrésistible... mais son subconscient lui faisait pressentir la pluralité des mondes, ressentir des peurs cosmiques d'où, répulsion, effroi et besoin de protection.

L'histoire de la superstition est, donc, celle de l'humanité. Vouloir embrasser un tel horizon est une entreprise plus téméraire que celle de Don Quichotte.

L'Histoire des Superstitions, La petite bibliothèque Payot, Éditions Payot

En dehors des périls mêmes que cette étude comporte en tant que documentation, il en est d'autres plus subtils : Où commence la superstition ?... non pas dans le temps mais dans l'acte et la pensée de l'individu. Où finit-elle ? Pour devenir, ou redevenir une dalle de la Voie Sacrée...

On a dit de l'homme qu'il était un « animal superstitieux » mais, aussi, qu'il était un « animal religieux ». L'enquête à mener là-dessus n'a pas pour but de séparer deux tendances, *car il s'agit de la même*, mais d'essayer de séparer, en quelque sorte, « le bon grain de l'ivraie », encore qu'il soit fort difficile de trier l'un et l'autre !

« La superstition — écrivait Voltaire — est à la religion ce que l'astrologie est à l'astronomie : la fille très folle d'une mère très sage ».

La Superstition est universelle : nous voulons dire dans notre petit monde terrestre. Elle fait partie de l'homme : elle est dans son cerveau, dans son cœur, dans toutes les fibres de sa chair, toujours en alerte.

Elle se distingue, cependant, de la Religion par le fait qu'elle oublie le sens mystique du symbole pour ne voir que la matérialité de l'objet ou que la tradition machinale de l'acte : c'est, d'ailleurs, là, sa force : elle est populaire ! La Superstition est un état fébrile dont les superstitions proposent la clef des songes.

Tombées, pour la plupart, des rites et paroles d'initiés, de tous pays et de tous

temps, les superstitions nous paraissent être une sorte de « galimatias » en comparaison du Verbe.

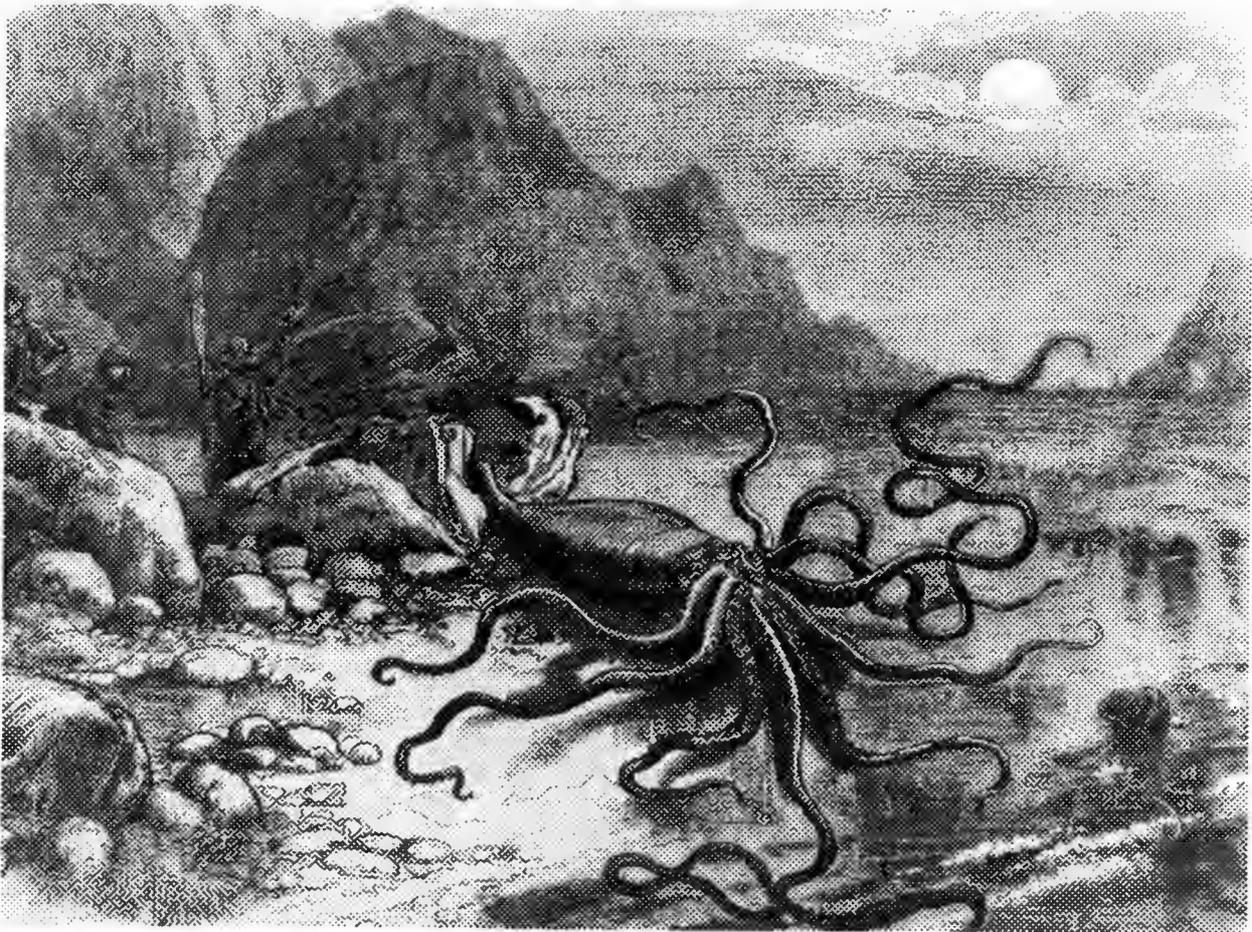
Le mot « superstition » vient du verbe archaïque latin *superstitiare*, qui signifie : s'élever, se tenir au-dessus.

Quoi qu'il en soit, quand l'image de l'homme apparaît dans les dessins rupestres, nous ne pouvons que lui donner le même sens de possession magique que celui que nous avons prêté à l'animal ou à l'objet, en supposant la croyance en un animisme universel.

Nous n'avons pas de signes de cultes astraux chez les primitifs quaternaires, qui ne possédaient aucune notion du temps, subissaient l'alternance des jours et des nuits, le cycle des saisons, sans s'émouvoir autrement, sans doute, que pour des observations d'agriculture, de pêche, de chasse ou de rut.

Soit, donc, que la magie ait été anté-religieuse ou issue de la religion, elle en corrompt le principe dès l'origine.

Placé dans un monde plein de dangers dont il ne pouvait concevoir ni la forme, ni les limites, ni le commencement, ni le devenir, effrayé, autant qu'il était émerveillé, par les éléments dont il apprit, peu à peu, à se servir, par les animaux qu'il tua ou captura pour les domestiquer, par les plantes dont il connut les vertus vénéneuses ou bénéfiques, troublé par son propre mystère, par ses passions, par ses faiblesses, par son inquiétude même — fonction de son génie — l'homme préhistorique



Cette pieuvre géante qui fut, paraît-il, capturée dans la baie de la Trinité à la fin de 1877, alimenta bien des frayeurs superstitieuses.

chercha à dominer le visible par l'invisible, se fit « un dieu de toute chose », employa des moyens précis: paroles et gestes rituels pour obtenir la réalisation de ses désirs.

Si, d'un point de vue purement scientifique, le témoignage de ces temps est laconique et fragile, s'il nous est impossible de reconstituer les idées et les croyances de ce « premier épisode de la lutte, engagée entre les instincts de l'homme et Dieu », l'époque « la plus reculée » s'éclaire dès qu'on la considère sur un plan nouveau de probabilité psychologique. En établissant un parallèle entre les primitifs modernes et

les populations quaternaires, la comparaison, sur bien des points inexacte, transcende cependant le sujet en son essentiel, nous révèle l'homme « cet inconnu » et ses comportements superstitieux entre ses peurs et ses invincibles attirances: la vie, la mort, la nature et Dieu.

C'est un fait indéniable qu'une continuité constante, fil d'Ariane dont le circuit se perd parfois..., rattache les superstitions dites « modernes » aux plus anciennes croyances de nos ancêtres. Il s'agit là, presque toujours, de satisfaire aux impératifs d'une tradition dont le sens initial a été perdu. Nous sommes



L'autel sacrificiel de Bou Nouara et son piedestal

certain, pour notre part, au terme d'une longue enquête, qu'il n'est point, à proprement parler, de superstitions nouvelles, mais des variantes, ou plutôt des variations sur un thème éternel.

Absurde et folle, une crédulité banale témoigne toujours, si on l'y recherche, la preuve de l'inquiétude humaine qui provoqua son déclenchement. Aussi, lorsque deux explications historiques se proposent à nous, n'hésitons-nous pas, la plupart du temps, à choisir la moins

raisonnable interprétation du problème (qui se montre, finalement, la plus probante!). Il nous serait matériellement impossible de faire une démonstration de cette opinion sur toutes les superstitions qu'il nous a été donné de recenser.

Quelques exemples suffiront à établir notre point de vue: il est une superstition généralement répandue qui précise qu'on ne doit jamais allumer trois cigarettes, à l'aide de la même allumette, sous peine de porter un défi au destin et de braver ainsi le malheur. L'explication qui en est couramment donnée est que, durant la guerre des Boers, les hommes de Krüger, excellents tireurs, épaulaient

leurs fusils, chaque fois que les soldats anglais se laissaient aller à l'imprudence de craquer une allumette pendant qu'ils étaient à l'affût, visaient, tiraient, et ne manquaient jamais le troisième fumeur.

Une autre traduction nous est donnée que nous estimons plus valable: durant la guerre de Crimée, donc antérieurement à cela, des prisonniers russes ayant montré la même répugnance dans le même cas, furent interrogés sur leur

Dessin enluminé mettant
en garde ceux
qui sont trop violents



crainte superstitieuse et répondirent que la règle orthodoxe donne au seul prêtre le droit d'allumer trois cierges d'un autel, « à l'aide du même feu » ; nul laïc n'oserait prendre une telle liberté sacrilège sans en être puni par la Providence.

L'expérience, l'observation critique des événements de la nature, ne donnèrent jamais lieu qu'à des proverbes ou des dictons qui ont valeur de conseils ; très différente du fait de son caractère mystique, bien que grossier, est la superstition qui frappe l'imagination, nourrit la peur instinctive et satisfait le besoin de protection de chacun : elle est transmise de génération en génération comme un secret merveilleux.

Prenons ici l'exemple de l'échelle¹ — simple ou double — sous laquelle le superstitieux ne passera jamais, en dépit des moqueries ou des exhortations. Un obstacle aussi banal ne saurait justifier, en soi, la qualité d'an-

goisse du promeneur qui brave quotidiennement de plus grands dangers que la chute d'un tel appareil ou la projection de quelque pot de peinture sur ses épaules ! S'il éprouve un obscur malaise, c'est qu'il connaît la superstition et en redoute les effets, même s'il croit les mépriser ! Il se souvient inconsciemment des rites magiques de jadis, où le triangle sacré ne pouvait être rompu sans sacrilège.

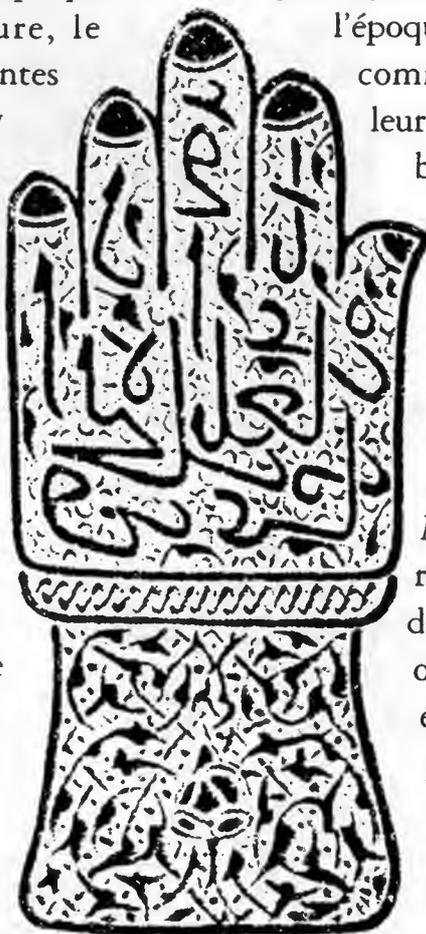
L'apparence moderne de certaines superstitions peut tromper l'observateur qui se contente d'une étude superficielle ; les détours pris parfois par certaines crédulités ont considérablement éloigné l'objet et le rite des buts primitifs, mais tous les chemins, pris par les coutumes les plus bizarres, ramènent toujours aux mêmes sentiments initiaux : crainte, besoin de protection

1. En l'un des cas, formé par le sol et les deux montants de l'échelle, en l'autre, par le sol, l'échelle simple et le mur. Le triangle était considéré comme un signe alchimique, et ésotérique.

dans les cas de magie blanche, orgueil, besoin de domination dans les cas de sorcellerie. En effet, si nos connaissances actuelles ont pu expliquer, dans une certaine mesure, le choix de pierres ou de plantes et les crédulités qui y furent attachées, il n'en demeure pas moins un grand nombre de superstitions qui nous semblent des énigmes : force nous est donc de nous en remettre à l'hypothèse qu'un magicien, blanc ou noir, en fut le premier inventeur.

Ainsi, l'usage qu'exige la politesse de l'hôte, de verser quelques gouttes de vin dans son verre, avant de servir ses invités, n'est-il autre qu'un souvenir du « rite d'inauguration » et non un souci d'appréciation gustative.

Quand, de même, l'explication généralement admise entend démontrer que la coutume de poser sa main devant sa bouche, lorsqu'on est sujet au bâillement, vient de certaines maladies épidémiques et n'est qu'une habitude courtoise de prophylaxie, nous préférons retrouver là un vestige de l'idée primitive que certains *esprits* aux aguets trouvaient ainsi barrée leur route et étaient empêchés de commettre leur œuvre de possession.



Des interprétations discutables prétendent expliquer d'autres croyances : si d'aucuns veulent faire remonter la vieille pratique de « toucher du bois » à l'époque de la crucifixion de Jésus, comment peuvent-ils maintenir leurs assertions en constatant que, bien avant le Christ, le bois était considéré comme le plus grand magnétique et, qu'au temps des Aryens mazdéistes, *Atar*, génie du Feu et vitalité par excellence, passait déjà pour être renfermé dans les veines du bois ? *Nil novi sub sole* : rien ne saurait, toutefois, être improvisé de nos jours dans ce domaine où tous les gestes ont déjà été codifiés et portent un poids écrasant de symboles. A quiconque s'en tiendrait « à la lettre » de ces conventions, aucune liberté d'action ne serait, d'ailleurs,

plus permise, tout agissement devenant une intention de magie.

E. and M. A. Radford² fournissent, à cela, un exemple fort amusant en rapportant une anecdote savoureuse, au sujet d'un signe désormais historique. Au temps où Winston Churchill choisit le signe V, fait avec les deux doigts de la main droite, pointés en l'air comme symbole de la victoire, au cours de la dernière guerre mondiale, les auteurs de cette intéressante encyclopédie anglo-

2. *Encyclopedia of superstitions*. Rider, Londres 1949.

saxonne reçurent une véhémence protestation d'une femme de Cornouailles. Celle-ci prétendait, en effet, qu'un tel signe invoquait le succès de Satan.

Ce ne fut que plus tard que M. and Mrs. Radford purent découvrir dans les folklores espagnol et italien l'origine de l'indignation de leur correspondante du temps de guerre: les doigts ainsi présentés sont considérés par les dévotés catholiques du bas peuple latin, comme la figuration des cornes de Satan; pointées vers le bas, ces cornes infernales maintiennent le diable dans l'obéissance, mais élevées en l'air (comme le signe V), elles placent le Maître des démons dans la situation du triomphe.

« Les dieux sont morts — écrit Grillot de Givry dans son *Musée des Sorciers* — les dieux sont morts mais les talismans sont restés. Ils ont survécu à toutes les formes d'incrédulité et, par là même, ont révélé que leur vitalité est éternelle. Tel qui n'a foi que dans la vitesse de sa voiture ou de son avion et qui marche à la mort comme au-devant d'un gouffre noir, dans lequel il s'engloutira sans rien retrouver de sa personnalité, suspend une poupée à son véhicule comme les patriarches d'Israël ou d'Assour suspendaient des *téraphim* aux peaux de leurs tentes »..., et il conclut: « l'humanité montre ainsi sa faiblesse et le talisman sa force, et la vertu occulte de ce dernier se manifeste par le fait que les hommes n'ont pu se libérer de lui ».

Et pourtant... ■

Bibliographie

- M. EXSTEENS: *La Préhistoire*, L. Exsteens, Bruxelles, 1913.
- Th. MAINAGE: *Les religions de la préhistoire*, Desclée de Brouwer, 1921.
- L. LÉVY-BRUHL: *Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*, Alcan, 1903.
- I. TAYLOR: *Civilisation préhistorique de l'Europe*, Bataille, Paris, 1895.
- J. M. KING: *The supernatural, its origin, nature and evolution*, London, Williams, 1892.
- HENDRICK W. VAN LOON: *Histoire de l'humanité* Payot, 1946.
- REVUE MÉLUSINE: Fondée par E. Rolland et H. Gaidoz, Paris, 1877-1961.
- J. G. FRAZER: *Le Rameau d'or*, Schleicher frères, Paris, 1903.
- E. and M. A. Radford: *Encyclopaedia Of Superstitions*, Londres, Rider, 1949.
- J. MARQUÈS-RIVIÈRE: *Amulettes, talismans et pantacles*, Paris, Payot.
- GRILLOT DE GIVRY: *Le Musée des sorciers*, Paris, Librairie de France, 1929.
- P. SAINTYVES: *Science et Magie*, Paris, Nourry, 1913.
- F. NICOLAY: *Histoire des croyances, superstitions, mœurs, coutumes*. V. Retaux, Paris, 1901.
- Encyclopedie Des Sciences Occultes*: Editorial Argentor, Strasbourg, 1937.
- Édouard SABY: *Hitler et les forces occultes*, Paris, Société d'Éditions littéraires, 1939.
- Andrée RUFFAT: *L'Histoire des Superstitions*, Payot.
- Edmond Douitté: *Magie et religions* Maisonneuve et Geuthner, Paris 1994.

Magie et superstitions en Afrique du Nord

Marie-Claire Micouleau

(d'après Edmond Doutté, Professeur à l'Ecole Supérieure des Lettres d'Alger)

Toutes les sociétés ont leurs superstitions qui leur viennent du fond des âges. On ne peut confondre les représentations rituelles des sociétés primitives avec les pratiques religieuses d'une civilisation et pourtant, on ne saurait nier qu'à la base de toute religion, qu'elle soit polythéiste ou monothéiste, on rencontre une survivance de l'antique magie.

Comment distinguer, par exemple, la superstition du rite religieux, si l'on sait qu'il existe encore de nos jours, au sein des pratiques catholiques, le pouvoir d'exorcisation donné aux prêtres ?

Que dire des civilisations musulmanes et l'on connaît assez l'étroite implication de la religion avec les rituels anciens et les vieilles croyances.

Le seul critère qui pourrait être retenu pour définir les superstitions serait celui de l'irrationnel. La magie ou la superstition n'obéissent à aucune loi scientifique et même au contraire, transgressent la science, du moins dans l'état actuel de cette dernière.

Cependant, comme Edmond Doutté, l'éminent professeur de l'Ecole Supérieure des Lettres à Alger, l'avait fait dans son cours « *Magie et Religion en Afrique du Nord* », on peut constater qu'en Afrique du Nord, les survivances des civilisations antérieures se sont si intimement mêlées aux rites de l'Islam qu'il est parfois difficile de démêler les unes des autres.

C'est ainsi que les sorciers (les *kâhim*) qui existaient bien avant l'hégire, prédisaient l'avenir et étaient consultés

dans les circonstances difficiles. Souvent pris pour arbitres, ils devaient désigner les meurtriers. Ils étaient ainsi apparentés aux juges. Certains *kâhim* étaient légendaires, comme le célèbre Sat'ih, qui, dit-on, vécut six siècles et mourut l'année de la naissance du prophète, après avoir annoncé l'Islam.

Les *kâhina*, sorcières ou devineresses, furent plus nombreuses et encore plus célèbres que les sorciers : la grande *Kâhina*, qui vécut au premier siècle de l'Hégire, commandait à toutes les tri-

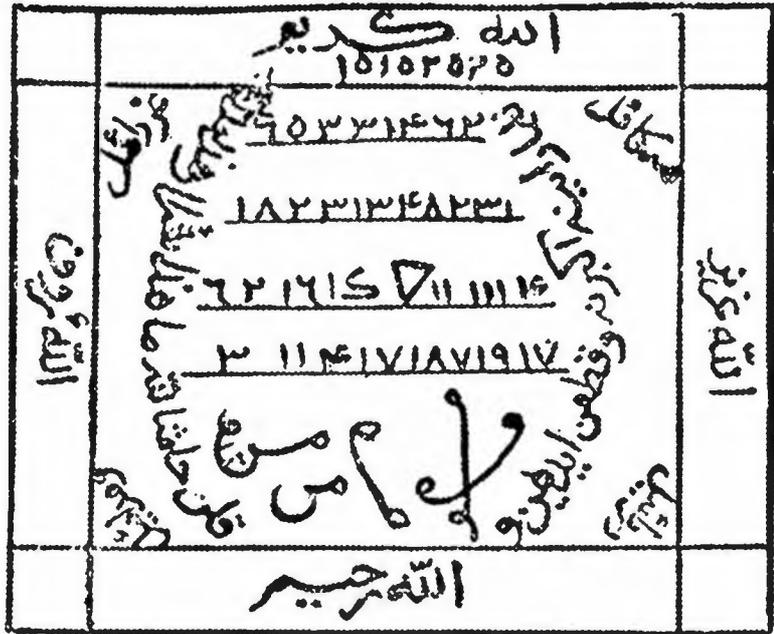
Dieux est généreux,
 Dieu est puissant,
 Dieu est miséricordieux,
 Dieux est compatissant

bus berbères de l'Aurès. Hassan Ibn No'man demanda, aux habitants de Kairouan, s'il restait quelque chef puissant en Ifriqyia dont il était gouverneur; ils lui répondirent que la *Kâhina* était la reine des Berbères et que son pouvoir était immense: s'il réussissait à la vaincre, le Maghreb entier se soumettrait. Il partit en expédition contre elle et fut vaincu, ne parvenant à la soumettre que bien plus tard, en 701, dans un combat où elle mourut.

Dadjdjou, sœur de Hâmin, le (faux?) prophète des Ghomara, était magicienne, devineresse et l'une des plus belles femmes de son temps. Son souvenir perdurait encore au Maroc, chez les Beni H'asan, où on la nommait « Debou » et où on montrait encore sa tombe. Il était d'usage d'y jeter une pierre en passant et d'y aller en pèlerinage si l'on se destinait à la magie.

De nos jours, des femmes berbères prétendent faire parler des fossiles qu'elles gardent dans des boîtes.

Il est curieux de noter que, dans les tribus du Moyen-Atlas, les sages-femmes qui assistent les femmes en



couches, sont appelées *kâhina* et, si elles font preuve d'une certaine habileté, les principes de l'hygiène leur sont à peu près inconnus: elles coupent le cordon ombilical avec de vieux tessons de bouteille ou des morceaux de fer rouillés!

Aussi, les médecins du Protectorat s'avisèrent-ils de former les plus réceptives d'entre elles (les plus jeunes). De *kâhina*, elles devenaient ou restaient *kabla* (terme berbère pour accoucheuse) et, si elles obtenaient le diplôme, elles prenaient le titre de *oualidat*, décerné par le médecin-chef de Région mais si elles observaient bien les règles de l'asepsie, elles perdaient ainsi beaucoup du prestige de la magicienne!

Le médecin indigène ne se distinguait pas du sorcier. Le mot *to'bib*, arabe classique, désigne aussi bien la magie que la médecine. Le *to'bib* est le

médecin courant, mais les *hakim* sont ceux qui possèdent les traditions mystérieuses des magiciens tel « Hermès El Mouthelleth » (Hermès Trismégiste) qui guérissaient par les incantations.

On peut, en gros, distinguer dans les rites qu'observent les sociétés d'Afrique du Nord, ceux que nous appellerons « manuels », les incantations ou rites oraux, et cette forme spéciale d'incantation écrite qu'est le talisman.

Magie populaire du geste ou magie savante ? Il est parfois difficile de les distinguer. En petite Kabylie, pour guérir un ulcéré, on prend du sang, des rognures d'ongles, des cheveux du malade, on les enferme dans un morceau d'étoffe et on place le tout dans le lit d'une rivière : le mal sera purifié et lavé par l'eau courante.

Le fer rouge que le *hakim* applique sur le dos du jeune enfant pour le protéger du mal, désir d'éloigner les esprits ou souvenir lointain des scarifications ?

Lorsqu'une femme veut arriver à faire fermer les yeux à son mari sur son inconduite, elle doit prendre la langue d'un âne, et sept points de la corde de son bât, elle fait brûler le tout et le fait manger à son mari qui se trouve ainsi enchaîné et bête, comme l'âne !

D'une façon générale, l'épouse qui voit que son mari ne lui laisse pas faire ses volontés, peut aller chez une magicienne ; celle-ci lui prélève de la salive, des rognures d'ongle, du cérumen de ses oreilles, puis, ayant accompli

quelques rites accessoires, en fait une pilule que l'épouse fera avaler à son mari, sûre ainsi de devenir toute puissante sur son esprit.

Les déchets, ou sécrétions de l'organisme, ont quelque chose de magique et, tout particulièrement, la salive qui, comme le souffle, représente un principe vital. De là l'utilisation de la salive, pour la transmission de la *baraka*, au cours des cérémonies d'initiation mystique. De là aussi, chez les Kabyles, le fait que l'action de cracher à la figure est considéré comme plus grave qu'une violence : c'est un maléfice.

Les djinns, démons bienfaisants ou maléfiques selon les cas, sont appelés par des rites ou des invocations. On prend, par exemple, du henné, de la semoule, chez sept femmes premières-nées, on mélange et l'on parfume le tout avec du benjoin ; on va ensuite au hammam, près des carrefours et des puits, tous lieux fréquentés par des djinns, et on les prie de venir dans une maison que l'on désigne. Il ne reste qu'à leur demander ce que l'on veut :

« O, Noub et Dermoukh, dépêchez-vous, vous et vos enfants, au nom de Sam'at, Cham'tou, Berhout, Ashim, ô agents démoniaques ! Où que vous soyez, que Dieu vous fasse venir tous, et faites ce que je vous demanderai de faire, charme d'amour ou de discorde, séduction de femme, ouverture de trésors, informations sur des secrets ! »¹.

Le rite magique oral tient une place

1. Rite recueilli dans le Moyen-Atlas (Hubert et Mauss in *Année sociologique*, VII, p. 24).

prépondérante dans les croyances, comme nous l'avons vu dans les incantations aux djinns citées plus haut. Toute la valeur magique des mots leur vient de la vertu mystérieuse attribuée au souffle, principe de vie.

Le mot peut blesser, comme une arme, la malédiction étant comparée à une flèche ou un projectile. C'est d'ailleurs une croyance qui tient les hommes depuis le fond des âges. Chez les Latins, le mot *numen* qui désignait la puissance divine, était proche du mot *nomen*, le nom mais aussi le pouvoir (*nomen romanum*, la puissance romaine).

En criant le mot, en le répétant, en multipliant les doublets, les allitérations, les assonances, on augmente sa force magique ; de là viennent, dans les incantations, les kyrielles interminables de mots rimant ensemble. La rime est d'ailleurs bien un procédé magique : les poètes arabes parlent sans cesse de leurs rimes (*qâfyia*, pluriel *qaouafi*) qui blessent comme des flèches. (voir aussi *l'épaoïdé* des Grecs et le *carmen* des Latins).

Lorsque Ibn el Hajdj el Tlemsani raconte comment les djinns lui ont livré leurs secrets, il dit :

« Je me réunis un jour avec les sept rois des djinns dans une caverne et je leur demandai de me renseigner sur la façon dont ils attaquent les hommes et les femmes, les faisant tomber de mal ou les paralysant, ils me répondirent tous : si ce n'était pas toi, nous n'apprendrions cela à personne mais tu

as trouvé les noms qui nous obligent. Si ce n'était les noms par lesquels tu nous as contraints, nous ne nous serions pas rendus à ton appel ».

A Mogador, lorsqu'une femme voulait voir revenir son mari absent, elle récitait :

« *El Maghrib oudnet 'ala flân ould flâna...*

Que le Couchant revienne, trouvant Un Tel, fils de Une Telle, que le chagrin que lui cause mon absence le fasse pleurer, que le chagrin que lui cause mon absence le fasse se lamenter, que le chagrin que lui cause mon absence lui fasse briser ses entraves etc. »

Interminable aussi, l'incantation dite « des sept pactes, *h'ertz sebâa 'ouhoud'* incantation mythique où sont décrits les méfaits de l'esprit méchant, maîtrisé par un personnage fabuleux et où sont donnés les moyens de s'en préserver. (recueilli par E. Doutté).

La troisième sorte de pratiques que nous passerons en revue est le **talisman** (du grec *telesma*), qui est un rite magique figuré ou écrit. Lui aussi se transmet depuis les civilisations primitives.

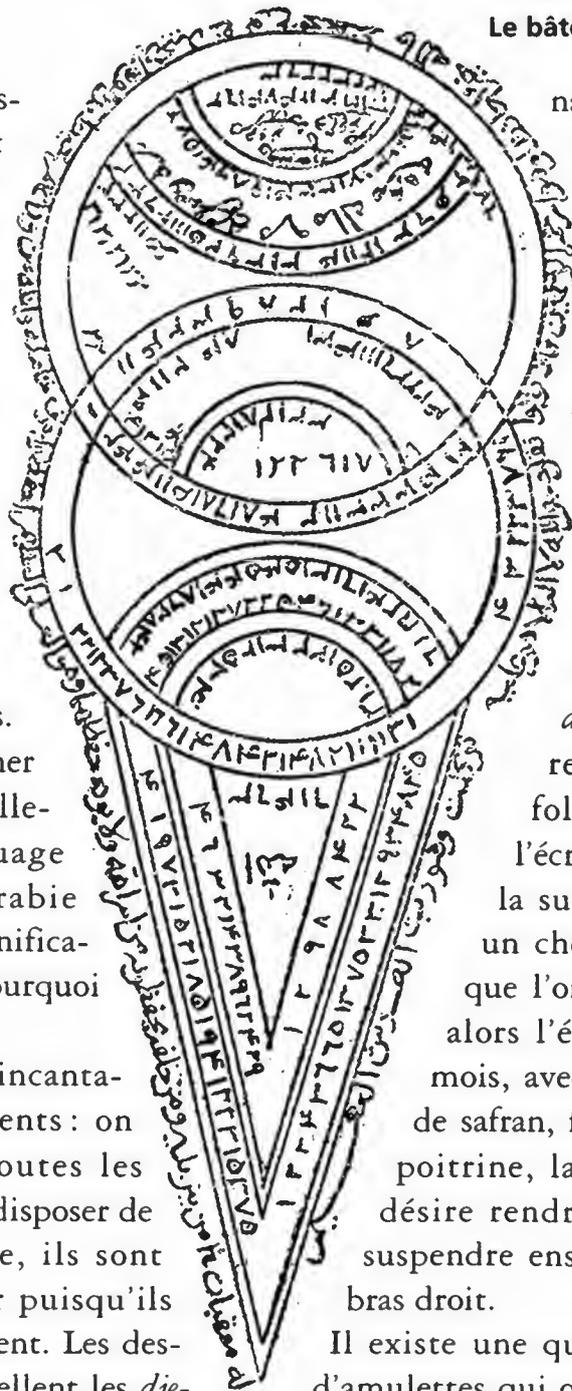
Des statues talismaniques se trouvaient à l'entrée des temples assyriens. Un serpent d'airain, fabriqué par Moïse, protégeait les Israélites de ces reptiles ; la coupole qui surmontait la mosquée d'El Qâraouyine à Fez, renfermait un talisman. On peut multiplier les exemples historiques de l'existence des talismans.

Beaucoup plus efficaces, en Afrique

du Nord, que ces talismans figurés, sont ceux que l'on peut porter sur soi, ceux qui contiennent des caractères graphiques, les amulettes ou *ber'z*, *h'edjâb*, *ouad'a* ou encore *nou-fra*. On les porte dans un petit tube de fer blanc ou, le plus souvent, dans un sachet en cuir, orné d'or et de velours. On peut même dessiner le *ber'z* sur la peau elle-même, c'est le tatouage qui avait, dans l'Arabie préislamique, une signification magique. C'est pourquoi Mahomet l'interdit.

Les avantages de l'incantation écrite sont évidents : on peut les écrire de toutes les façons, les séparer, les disposer de manière géométrique, ils sont susceptibles de durer puisqu'ils sont fixés matériellement. Les dessins ainsi formés s'appellent les *djedouel* (en arabe, tableau).

Le *djedouel ech chems* dans sa première ligne, « les sept signes » (*s'bâa khouatim*) qui comportent des versets du Pentateuque, de l'Évangile et du Coran. Les formes en sont soit pentago-



onale (le pentacle *mou-khammas*, bien connu dans la magie des peuples sémitiques) soit hexagonale, (le *khâlem Souleiman*, le sceau de Salomon, emprunté aux Juifs par les Musulmans). L'amulette de l'amour (*Ibn el H'adjdj*) est un *djedouel* qui permet de rendre une personne folle d'amour : il faut l'écrire le 24 du mois et la suspendre au vent par un cheveu de la personne que l'on enchante ainsi, ou alors l'écrire le premier du mois, avec de l'eau de rose et de safran, frapper avec elle à la poitrine, la personne que l'on désire rendre amoureuse, et se suspendre ensuite ce talisman au bras droit.

Il existe une quantité considérable d'amulettes qui ont chacune une destination, celles innombrables de l'amour, celles de la guerre, celles des trésors (pour les trouver ou pour les garder des voleurs), celles de délivrance des prisonniers, celles pour reprendre l'esclave fugitif, celles pour

lier les langues, celles pour se rendre invisible...

Liée à celle des mots, la vertu magique des nombres est, depuis l'antiquité (notamment Pythagore), répandue dans toutes les sociétés primitives ou évoluées. On connaît bien les craintes ancestrales du dénombrement chez les peuples d'Afrique du Nord.

Le nombre sept est certainement le plus usité dans la magie musulmane. Il existe en arabe un livre tout entier consacré au nombre sept, le *Kitab es sabba'yyat* d'Abderraman el Hamadhani.

Nous connaissons tous les carrés magiques : en arabe, le *ouifq* est un carré divisé en cases, dans chaque case on inscrit un nombre tel que la somme des nombres des colonnes verticales est égale à la somme des lignes horizontales et à celle des deux diagonales. Dans le *ouifq* suivant, la somme perpétuelle est 34. Guérir la stérilité des femmes, forcer une jeune fille à accepter un mariage, ses applications sont aussi nombreuses que variées.

C'est un recensement tout à fait partiel des pratiques magiques en Afrique du Nord que nous avons pu faire ici, sachant que le relevé qu'en a fait le professeur E. Doutté a fait l'objet de plusieurs années de cours universitaires et d'un ouvrage de plus de 1200 pages (non exhaustif s'excuse-t-il) ².

La persistance des pratiques rituelles est la raison des survivances de certains

4	14	15	1
9	7	6	12
5	11	10	8
16	2	3	13

Le carré magique (*ouifq*)

de ces rites dans la religion. Certains de ces vieux rites se sont transformés en jeux, en manifestations chorégraphiques ou théâtrales, dans les sociétés dont la mythologie était la plus riche : la Grèce où est né l'art dramatique qui confond le mythe avec le sacré. L'occident chrétien biblique a donné naissance aux représentations des Mystères sur les parvis des églises médiévales. Et d'autres peuvent assimiler la messe à un drame religieux. La mythologie musulmane est, de loin, la plus pauvre. En conséquence, l'Islam ne possède ni épopée religieuse, ni drame. Il s'est donc approprié de nombreux rites de l'ancienne magie. Sa science n'a pas brisé les images mythiques. Aussi n'a-t-il pas acquis cette idée de l'effort continu, cette culture de la volonté individuelle qu'enseignent d'autres religions, il s'abandonne au fatalisme, à l'obéissance aveugle aux rites. ■

2. *Magie et Religions en Afrique du Nord.*

Quelques remèdes berbères

Le professeur E. Laoust, spécialiste des langues et dialectes berbères, a recueilli dans un ouvrage, édité par Challamel en 1920, *Mots et Choses Berbères*, les remèdes préconisés en pays berbère. Voici quelques exemples de pratiques utilisées pour lutter contre les maladies et certaines sont encore en vigueur.

Pour les coliques, le remède consiste à avaler de la poudre à fusil, délayée dans un peu d'eau ou de la taleddrar simplement écrasée dans le creux de la main. S'il s'agit de petites coliques, il vaut mieux faire appel à un spécialiste. Le malade entrecroise les mains derrière le dos et le « briseur de coliques » les lui saisit fortement en même temps qu'il applique le genou contre les reins; dans cette position, il attire brusquement le malade à lui, puis le repousse vigoureusement avec le genou et lorsqu'à ce jeu, les épaules craquent comme de la *tirufin*, il s'écrie: « tef! tef! tef! va-t-en, tu es guéri ».

Quand on souffre de **luxation** ou encore **d'entorse**, il faut aller trouver une femme qui a mis au monde des jumeaux et lui apporter du sel fin. Celle-ci, aussitôt, pile du henné, le mouille et le fait chauffer; d'un autre côté, elle prépare de l'huile qu'elle passe également au feu. Elle masse longuement la foulure avec cette huile et ce sel, puis applique sur l'ecchymose le henné chaud qu'elle recouvre de noyaux de dattes. Finalement, elle enveloppe le tout dans un bandage, fait d'un large morceau d'étoffe, maintenu fortement serré, au moyen d'un long fil appelé *azuzu*. Ceci fait, elle pose sur le point de foulure une cruche remplie d'eau; la douleur fait alors évanouir le malade. Trois hommes aident la rebouteuse quand elle opère; ils immobilisent le blessé, surtout pendant le massage. On répète ce traitement pendant trois jours.

Pour prévenir les **risques de convulsion** pour un enfant à venir, dès qu'elle se sent grosse..., la femme marque une poule parmi une couvée qui vient d'éclore et

s'écrie: « voici ton poussin ô *bou-tommaz* » puis, afin de la reconnaître, lui attache un fil rouge à la patte et, lorsque cette poule commence à pondre, on ne doit pas manger ou vendre ses oeufs.

Quand elle entre dans les douleurs de l'enfantement, elle l'attache près d'elle; ses douleurs la quittent bientôt et passent dans le corps de la poule, puis viennent la reprendre, pour à nouveau la quitter et retourner dans la poule et ainsi jusqu'à la délivrance. Alors, dans un petit trou que l'on creuse devant elle, elle l'égorge, la plume, la vide et jette les boyaux dans ce trou. On fait cuire ensuite la poule, elle en mord, çà et là, un petit morceau dans les différentes parties et finalement enterre ce qu'il en reste avec les boyaux, les plumes et le sang. Désormais, ses enfants ne mourront plus de *bou-tommaz*.

Lorsqu'un enfant est atteint de **coqueluche**, sa mère se rend à la fontaine de Sidi Mansour, sur le chemin qui mène au *mellah* des Ait Majjen; elle y ramasse de petits escargots noirs dont elle fait un collier qu'elle suspend au cou de son enfant. Ou bien, on lui ingurgite de l'eau au moyen d'un oesophage de chameau. Si le remède ne produit aucun effet, on l'emmène au sanctuaire de Sidi Driss et là, on lui met dans la bouche, la tête d'un poisson que l'on pêche dans le bassin de *l'agourram*.

Si, à peine entrée en convalescence, la personne malade entend quelque propos désagréable pour elle, ou bien, si on la contrarie ou si on lui parle durement, son cœur se trouble et elle retombe malade; c'est **cette rechute** que l'on nomme **tenks**. Une de ses parentes, aussitôt, pénètre dans une maison composée de sept pièces et, du seuil de chacune d'elles, enlève avec une faucille un peu de terre; elle l'emporte, la pulvérise, la mouille et la malaxe pour en faire un mortier dont elle enduit la figure, les mains et les pieds de la malade. Tout danger est écarté dès que la terre desséchée tombe en petites écailles. ■

Conjurations, superstitions et rites en Tunisie

Annie Krieger-Krynicky

Pour les anthropologues et les ethnologues, les superstitions, conjurations et croyances populaires constituent une mine pour la compréhension profonde des êtres et le fonctionnement souterrain d'une société. Cette partie du folklore dans le Bassin Méditerranéen trouve sa source lointaine dans la magie égyptienne, recueillie par la Grèce qui a élaboré une science, l'astrologie, à partir des données des Sumériens tandis que Rome, la formaliste, transmettait un ensemble de rites plus ou moins codifiés.

Déformé, transformé, ce rituel s'est ajouté aux croyances locales du monde arabo-musulman dérivées d'une religiosité populaire librement interprétée. Un axe s'est donc établi de l'Italie du Sud et la Sicile vers la Tripolitaine et la Tunisie tandis que l'Algérie et le Maroc subissaient davantage l'influence andalouse. Certaines de ces pratiques ont dégénéré et pourtant, on en retrouve la trame comme sur ces tapis usés qui conservent des couleurs passées et des dessins déformés par l'usage.

Afrique, terre de magie: *L'Ane d'or* d'Apulée, roman picaresque, manuel d'initiation au culte d'Isis est aussi un traité de magie. Pamphile, la magicienne, s'enduit d'un baume pour se transformer en hibou; Lucius, le héros maladroit, l'imita et se trouve changé en âne. Deux animaux funestes dans la Rome antique: l'âne était de mauvais augure, le hibou annonçait l'échec des armes et parfois la mort. Apulée raconte qu'on clouait déjà les hiboux aux portes des maisons. Déviation déjà, puisque la chouette était, chez les

Grecs, l'oiseau symbolique d'Athéna, déesse de la sagesse. Méfiance donc, souffrance, inquiétude, voire angoisse de l'homme ou simplement curiosité s'expriment à travers la conjuration et la divination.

Un proverbe court le monde méditerranéen, chrétien ou arabo-musulman: « La moitié des cimetières est rempli par le mauvais œil ». Plus précis, un autre axiome court du rivage des Syrtes à la Tunisie: « Un tiers des maladies est dû au sang, un tiers au mauvais œil, un tiers à tout autre cause ». Qu'est-ce

donc que le mauvais œil? « Le *fascino* est l'influence pernicieuse qu'exerce la personne affligée du mauvais œil, le *jettatore* », écrit Théophile Gautier dans son impressionnante nouvelle *Jettatura*.

L'amant fait périr, sous l'influx magnétique et corrosif de son regard, sa bien-aimée. Il avait puisé ses sources dans le *Traité de la jettatura* du Napolitain Nicolo Valleta de 600 pages!

Il énumère les caractéristiques du *jettatore*, souvent inconscient de sa malfaisance: roux (couleur de Judas, alors que les Chaldéens en faisait un caractère bénéfique), ride entre les sourcils en forme de fer à cheval, les yeux saillants et trop rapprochés.

Les Italiens et Siciliens de Tunisie y ajoutent les sourcils qui se rejoignent, le regard louche et les pieds plats. Les vieux notables de Tunis suspendaient à leur chaîne de montre une corne de corail bifurquée, pêchée à Tabarka et polie près de Pompéi. Ils ajoutaient aussi une panoplie de cornes blanches ou noires, en fer propitiatoire, de mains en lave du Vésuve aux deux doigts repliés ou tenant un poignard en épingle de cravate. Ainsi équipés, ils pouvaient affronter le *jettatore*. Mais les jeunes Maltais ou Italiens portent carrément sur leur poitrine, suspendues au bout d'une chaîne, la croix d'argent et la corne de corail.

Ils sont tous prêts à faire plus ou moins discrètement le signe conjuratoire de la main droite: pointer l'index,

consacré à Jupiter le dominateur, et l'auriculaire dédié à Mercure, adroit et rusé. Cette coalition permettrait de résister à l'influx perniciosus. Geste utile quand on croise un prêtre hors de son église; mais ce mauvais œil (*mal'occhio*) est conjuré si l'on rencontre, au matin, un cortège mortuaire. Ils pouvaient aussi se préserver en crachant d'une certaine manière. A Rome, pour gagner un procès il fallait d'ailleurs sur le chemin du Forum cracher sept fois et d'une façon différente, ce qui développait l'ingéniosité!

Un regard fixe peut aussi nouer l'aiguillette, d'où les rixes incompréhensibles provoquées par de jeunes mâles qui se croient menacés.

D'autres dangers guettent l'enfant, auquel une mère prodigue trop de caresses. Trop de compliments par des visiteurs nuisent à l'enfant. Une musulmane va à un mariage à Tunis, on lui dit qu'elle est la plus belle. Une invitée la regarde longtemps et fixement. Rentrée chez elle, elle s'évanouit et met au monde un enfant mort-né. Elle aurait dû arborer une petite clé, une pièce en forme de pentagone, un croissant de lune ou la main de Fatma à 5 doigts, chiffre de Vénus Astarté, qu'on retrouve dans le lancement des cinq mauvais sorts en retour avec l'expression « cinq dans ton œil » ou encore « cinq poissons dans ton œil »!

C'est cette main de Fatma, la *khamisa*, qu'on retrouve sur les murs des maisons tunisiennes: peinte en rouge, en

vert, empreinte au pochoir ou main trempée dans le sang d'un poulet, et bleue sur les magasins des Mozabites.

La main de Fatma est un signe religieux, surtout pour les Chiïtes, les cinq doigts représentant Mahomet, sa fille Fatima, Ali le gendre et leurs deux enfants, les martyrs Hussein et Hassan.

Maisons protégées, indifféremment, par les Italiens ou les Tunisiens, avec une paire de cornes de bélier placée dans l'entrée contre le mauvais œil. Les palmes tressées de manière originale, bénies à la messe des Rameaux, sont la sauvegarde de la demeure jusqu'à l'année suivante. Les pots de basilic passent pour éloigner les moustiques mais surtout les mauvais esprits. En décoction avec du thym, les feuilles sont des philtres d'amour. Elles purifient l'eau dont on lave les fiévreux et les morts.

Préservation, par tous les moyens, contre cette menace invisible et obsédante : on badigeonne le seuil des maisons à la chaux blanche afin que l'année le soit aussi. Maisons tunisiennes aux portes et aux volets peints en bleu soi-disant pour éloigner les moustiques... le bleu est la couleur de Jupiter. Aussi la turquoise ramène-t-elle l'amoureuse fâchée mais la perle bleue est plutôt répandue dans le Moyen-Orient, en souvenir de l'œil égyptien des hiéroglyphes ou « an », ce qui signifie agréable. Elle y est omniprésente : en amulette sur les voitures, les animaux, les maisons et, bien sûr, portée par tous.



Un jeteur de sort (le jettatore)

Enfants préservés, grâce à la corne de corail au col ou en hochet de berceau, le collier de corail contre les hémorragies pour les petites filles tandis que le chapelet de grains d'ambre, en vente dans toutes les bonnes pharmacies de Tunis, passe pour favoriser la dentition mais a surtout des vertus magiques prophylactiques. Les musulmans passent au cou des enfants des étuis arrondis, en cuir de couleur, contenant une pierre de soufre, tirée des profondeurs volcaniques et infernales. Jaune doré, signe de sagesse, éloignement des mauvais esprits ; souvenir lointain de la bulle

placée au cou des garçons romains. Les Tunisiens portent volontiers de l'ambre et surtout la cornaline rouge, pour se préserver des mauvais djinns.

Ces djinns, omniprésents, et pas seulement dans les contes des Mille et une nuits. Le Coran les décrit comme des créatures de Dieu, de pur feu, de flammes sans fumée tandis que l'homme est d'argile. Ils passent pour se nourrir de charbon de bois. Il y a des djinns de la terre, du ciel. Ceux qui vivent sous terre sont les plus dangereux. Ils sont partout et fort susceptibles. Avant de jeter de l'eau bouillante dans un coin, il convient de crier « *destour* » afin d'avertir le djinn de s'écarter à temps sous peine de représailles.

Un djinn vivait dans un puits dans lequel tombe une femme. La mère du djinn l'avale afin qu'elle n'écrase pas son petit. La djinnia devient ventriloque car la femme parle dans son ventre et les pèlerins d'affluer pour la consulter. Les femmes en couches sont entourées de djinns qui emporteront l'enfant s'il est beau, d'où fumigation de résineux et d'encens dans le *kanoun* afin de les éloigner. Les djinns bons ou mauvais sont amoureux de la beauté : danger de vanter la perfection d'un enfant, sans évoquer ses défauts, car il disparaîtrait. Des filles très belles restent célibataires jusqu'à quarante ans car un djinn est amoureux d'elle et écarte les prétendants. Un célibataire endurci ne se mariera que si la djinnia

amoureuse de lui l'abandonne.

D'autres légendes parlent de la vengeance des djinns : une femme fait cuire du poisson près du lac de Tunis. Un djinn caché sous la peau d'un chat, réclame sa part et elle le chasse. Il revient à la charge en miaulant et elle le blesse avec un couteau. Ils meurent tous les deux. Moralité, nourrir un chat qui quémande ! Un méchant djinn avait été capturé et mis dans une bouteille. Un homme maladroit la casse et le djinn libéré le tarabuste à le rendre fou. Les voisins le capturent et le remettent en bouteille.

Mais les bons djinns accourent vers ceux qui ont le cœur pur et les aident, à la manière d'Aladin et sa lampe merveilleuse. On fait appel à eux pour des opérations de charme : les filles, pour trouver un mari, leur offrent du sel dont ils sont friands, de la terre et de la viande fumée. Elles vont souvent plus loin pour les attirer. Aidées d'une vieille femme qui a écrit des incantations sur un vieux tapis, elles s'en vont au cimetière, nues sous un voile car les djinns apprécient la nudité. Ces incantations sont brûlées, leurs cendres incorporées dans du khol. L'antimoine ainsi préparé attirera l'amoureux vers les yeux brillants. La même invocation sert pour ramener le volage.

Dans la même situation, les Italiennes font tremper des sucres dans le sang de leur menstrues et font avaler le mélange, dans du café, au mari infidèle. L'une d'elles préféra renoncer car

le sucrier y aurait passé!
Plus innocente, la pratique des femmes kabyles de donner des fleurs d'aubépine en décoction au mari qui deviendra aimable.

D'autres opérations touchent carrément à la magie. Toujours nue sous un drap, au cimetière, la femme ou la fiancée trace un carré magique, en tire de la terre et le rapporte à la vieille femme qui la mélange avec de l'eau et du sucre. Le mélange est remis dans le carré du cimetière : c'est le djinn qu'on rapporte, enrichi et bien gâté, à sa mère la Terre. Le mariage ou l'union seront heureux. Certaines s'en vont au cimetière, avec une vieille femme, un bâton entre les jambes.

Invocation des djinns et hommage à la pleine lune, ce qui rappelle le culte d'Hécate à Rome. Un grand feu est allumé, sur lequel on fait bouillir le philtre, mariné un jeudi : poivre, piment, coriandre, lavande, carvi, thym et d'autres ingrédients moins appétissants. Reste ensuite à faire absorber la mixture au malheureux objet du désir! Les couturières siciliennes de Tunisie qui veulent se marier se contentent de piquer la dernière épingle de la robe de mariée ou de glisser des cheveux dans l'ourlet de cette robe. Le succès étant assuré, elles ne devront pas convoler au



Le trident magique de Paracelse, reconstitué par Eliphas Lévi

mois de mai, sous peine d'échec, car ce mois est consacré à la Vierge Marie. La recette contre les maladies est aussi beaucoup plus rassurante :

glisser une feuille de laurier-rose, où est inscrite une invocation magique, sous l'oreiller du malade. Encore faut-il faire un bon diagnostic : les convulsions sont dues à un djinn maléfique, l'apoplexie à celui qu'on a bousculé.

Enfin, dans ce pays de marins qu'est la Tunisie, le même rite est commun pour s'assurer une bonne navigation ; éviter les quatre premiers jours de février

et le quatrième jour de mars quand les djinns (et les éléments) se déchaînent ainsi que le samedi et répandre sur le navire un jaune d'œuf et de l'huile pour obtenir une mer... d'huile. Quant au piéton, pour prévenir les accidents du voyage, il devrait ajouter sa pierre aux petits monticules accumulés en bordure des pistes et éviter de partir un mardi.

Il s'agit là de méthodes défensives contre les multiples dangers qui menacent l'homme. Mais comment les prévoir ?

« Des Guezzana, sorcières de la tribu

bohémienne des Beni Adas parcourent le marché et disent la *fortouna* aux personnes qui aiment à questionner le destin sur les choses de l'avenir. Pour deux sous, au moyen de l'holomancie qui est la divination par le sel ou par la blastomancie qui est la divination par les grains de blé, on est certain d'apprendre qu'on aura une nombreuse postérité et que la Fortune ne manquera pas de vous sourire. » Il s'agissait du marché de Boufarik, décrit par le colonel Trumelet en 1887. Mais ce sont les mêmes pratiques, sinon les mêmes tribus en Tunisie.

Il est dommage que le colonel n'en ait pas donné la description exacte car les mythologues qui connaissent l'existence d'un Apollon Aleuromancier, se perdent en conjoncture sur la méthode disparue. Il peut s'agir de l'attribution d'un mois à chacun des 12 grains de blé. Selon son comportement, sur une pelle chauffée, l'augure sera tiré. La pratique est la même, avec les grains de sel, dont on observe la flamme ou les crépitations. On peut aussi faire flotter des grains de blé sur de l'eau et étudier les rapprochements ou les éloignements. Peut-être était-ce une divination par la farine (aleuromancie) qui, jetée dans l'eau, forme des figures qu'il reste à interpréter ? A moins que les devineresses ne placent les grains de blés, comme les cailloux, disposés par les géomanciens, selon certaines figures.

La géomancie est la mantique la plus

usitée dans le monde arabo-musulman. Importée de Chine, via la Perse, elle consiste à interpréter 16 figures abstraites et géométriques (La Queue du serpent, la Prison, la Voie, etc.) tracées sur le sable avec un bâton (*zarb el raml*) ou avec des grains d'orge ou des cailloux. La décision finale, ou juge, se calcule après des additions entre les mères, les filles, les quatre nièces et les deux témoins (figures dérivées). La demande était si forte qu'elle a entraîné la construction au XIV^e siècle, d'une machine à calculer avec des rouleaux de cuivre perforés, activés par une manivelle. Les géomanciens s'emploient à répondre aux questions : vais-je changer de maison ? trouver un travail ou un mari ? tout cela dans leurs échoppes, tapis sous les arcades jaunes, entre les piliers bleus de la place Halfaouine à Tunis. Mais ils sont itinérants et vont de douars en douars.

Un autre procédé de divination était signalé par Ibn Khaldoun dans ses *Prolégomènes* : la captromancie. Il s'agissait de fixer un miroir ou une surface réfléchissante jusqu'à ce que se dessinent des vapeurs ou visions que le devin devait interpréter. Une autre divination, astragalomancie, s'opère grâce aux osselets de mouton. Dans *Aphrodite*, dont le sous-titre aurait pu être *Mœurs tunisiennes plutôt qu'antiques*, Chrysis, l'héroïne de Pierre Louÿs tire les quatre osselets et obtient quatre faces différentes, soit le bénéfique coup d'Aphrodite. On utilise aussi les dés



Le soleil et la lune, couple magique

mais les figures sont plus compliquées et plus nombreuses. Enfin, chez les Italiennes et les Siciliennes, la coutume veut qu'on se tire les cartes par cinq, selon un certain agencement, afin de prévoir la couleur de la journée. Si les cartes contenaient trop de piques, il valait mieux rester chez soi !

L'astrologie n'était guère pratiquée en Tunisie car les calculs exigeaient des astrologues payés très chers. Pas de rubriques dans les journaux pour les citoyens lettrés. La prédiction pour le nouveau-né, que ce soit chez les Italiens ou les Arabes, passait donc par l'observation des phases de la lune au moment de la naissance. L'augure était meilleur lorsqu'elle était croissante. Mais la pleine lune prédisait la désunion des époux et des maux d'yeux. Cette obser-

vation de la Lune reste toujours essentielle en dépit d'autres calculs savants et fort compliqués chez les astrologues de l'Inde. Or astrologie indienne et arabe sont les dérivées de l'astrologie grecque. Du reste, la pratique en était également condamnée par toutes les autorités religieuses et devait être cachée, à la différence des moyens de conjuration impossibles à dissimuler.

Mais comme en convenait Cicéron dans son traité *De la divination* : « Je ne vois aucune nation, si éclairée et si savante, ni si grossière et si barbare qu'elle soit, qui ne croie à une révélation de l'ave-

nir et qui ne reconnaisse à quelques-uns la faculté de le comprendre et de le prédire. » ■

Bibliographie

- Apulée — *L'Ane d'or*
 Ibn Khaldoun — *Les prolégomènes* (XIV^e)
 Myriam Harry — *Madame Petit-Jardin*, 1930
 Théophile Gautier — *La morte amoureuse et autres récits fantastiques* (Jettatura) 1856
 Pierre Lavedan — *Dictionnaire de mythologie et antiquités grecques et romaines*, 1931
 Pierre Louÿs — *Aphrodite*, 1930
 Ester Pannetta — *Pratiche et prudenza popolare libiche*, (Roma 1940)

Le Cabinet de curiosités

Sous le nom de cabinet de curiosités, voici quelques aspects assez différents les uns des autres mais que relie une sorte d'appel profond et psychologique de la nature humaine.

De l'encens pour le bonheur

Un antique semmach déguenillé se dandine dans la salle. Il balance au bout d'un fil de fer un petit pot de tôle où sur un lit de braises, fument des fragments d'oliban. « Bahhar! Bahhar! » murmure-t-il; et il manoeuvre son encensoir et le glisse un instant sous la courte robe de Lotte qui, impassible et bienveillante, se prête à la cérémonie.

- C'est bonheur, bonheur, bonheur! assure le drôle.



La pythonisse du passé d'Alger



Une sorcière de tribu, dont le gosse, noir de mouches, chevauche la hanche droite, fond sur M^{me} Gerbert pour lui dire la bonne aventure; d'entrée, elle lui entoure de fil un doigt de la main gauche. Elle connaît à fond les arcanes du métier; pour dix sous, elle révèle en termes vagues un avenir plein de bonheur; doubler la somme accroît la netteté de son intuition; que l'on double encore le don et la visionnaire deviendra extralucide; pour cinq francs l'on entendra miracles.

Hans Kleiss- Robert Randau
Sur le pavé d'Alger - Fontana

Le maréchal Bugeaud et la nouvelle lune

Annie Krieger-Krynicky

Les astrologues chaldéens observaient le mouvement des astres, calculaient leurs aspects ainsi que les éclipses des luminaires, le soleil et la lune. Ils en tiraient des présages tels que la mort du souverain, la guerre ou la peste mais plus simplement des prévisions climatiques, essentielles dans une civilisation agraire. Les Egyptiens, les Grecs, puis les Romains, reprirent leurs savants calculs, en particulier sur les phases de la lune. L'apparition de la nouvelle lune ou néoménie était observée selon un rituel codifié, car ses conséquences devaient être conjurées par des fêtes et des sacrifices. Chrétiens et musulmans sortaient de leurs bourses de la monnaie d'argent, symbole de l'astre, afin d'assurer leur fortune. Nuit de la nouvelle lune, propice aux sortilèges et durant laquelle les sorciers Touareg confectionnaient des amulettes d'amour...

Saint Augustin, très averti par la lecture de Cicéron sur la divination, avait tonné contre ces pratiques « Il vaut mieux que les femmes pelotonnent la laine en filant que de danser impudemment le jour de la Nouvelle Lune! » Les aspects et les couleurs de cette néoménie furent aussi étudiés afin d'en tirer des prévisions climatiques: « Si le quatrième jour, la lune est brillante, le mois entier sera sans eau, sans vent et sans tempête ». Ainsi l'affirma Aratus de Solès, né en Cilicie, astrologue du roi de Macédoine Gonatas en 270 av. J.-C. Il considérait aussi l'aspect des cornes de la lune au 3^e jour pour conforter ses conclusions. Traduit par Germanicus César (15 av. JC – 19 apr. JC) un neveu de Tibère, il inspira Pline l'Ancien puis Virgile dans ses Géorgiques « Si le 4^e jour la Lune se lève claire et pure et si les pointes de son croissant ne sont pas émoussées, ce jour et tous

les jours suivants jusqu'à la fin du mois seront sans pluie, sans vent et le matelot sera sauvé de la tempête ».

Ces axiomes survivront du Moyen-Age jusqu'au XVIII^e, grâce aux calendriers des Bergers et des Laboureurs. Il est plus étrange que le général Bugeaud en ait fait une règle, passée dans les annales militaires. Gouverneur de l'Algérie depuis 1841, il avait écrit le 18 décembre 1842, au duc d'Aumale à la poursuite d'Abd-el-Kader: « Je le répète, il faut bien consulter la Lune et le baromètre avant de vous mettre en route. Le 5^e et 6^e jour de la Lune étant beau et le baromètre montant, vous avez de grandes chances d'avoir du beau temps pendant le reste de la Lune. Si le temps ne s'arrangeait qu'à la fin du premier quartier, vous avez de très bonnes chances, quoique moins assurées. Si le temps est mauvais du 5^e au 6^e jour de la Lune et qu'il continue à l'être après le

premier quartier, il y a onze chances sur douze que toute la Lune sera en mauvais temps ».

Confirmation par un témoignage, celui du général François-Charles Barail (1820-1902), officier de spahis pendant la conquête de l'Algérie: « C'était vers le milieu de novembre, par un temps épouvantable. Il pleuvait à verse et l'on aurait voulu que le général Bugeaud attendît le beau temps, afin de ne pas augmenter la fatigue des troupes marchant dans l'Ouarsenis. Aux insinuations discrètes de l'Etat-major, il répondit: j'ai observé depuis longtemps que pendant toute la durée de la Lune, le temps reste ce qu'il était entre le 3^e et le 4^e. Il a fait beau à ce moment là, il fera beau pendant le reste de la Lune. Marchons! Il avait raison, le temps fut superbe pendant la durée des opérations qui réussirent complètement ».

Le site était stratégique entre Mascara, Médéa et Tiaret dans la vallée de la Nahr-ou-Assel, près de la rivière Mina sous le massif de l'Ouarsenis dont le pic, culminant à 1985 m, attirait les nuées et les orages. Un autre officier, Charles Brazier, remarqua que cette règle conservait toute sa valeur dans la région d'Oran et fut appliquée pendant plus de vingt ans. Mais moins rigoureusement, dans l'Algérois et le Constantinois. L'entourage du général Bugeaud fut donc subjugué par cette maîtrise des prévisions météo au point de le prétendre initié par un moine d'un couvent de Burgos alors qu'il menait campagne en 1806, assié-

geant Saragosse et Pampelune! L'auteur de cette règle était tout bonnement né à Limoges en 1784 d'une famille de cultivateurs. Durant la restauration, il se retira dans sa terre de la Durantie, en Périgord qu'il cultiva avec passion. En 1834, il se présenta à la députation, haranguant selon la légende, les paysans, du haut d'un tas de fumier et leur prodiguant ses conseils. Il fut d'ailleurs à la Chambre un expert en agriculture. Il en garda la nostalgie puisque sa devise en Algérie fut « Par l'épée et par la charrue! » Il avait donc pour le succès de ses plantations, consulté l'Almanach du Bon Laboureur ou celui du Cultivateur et du Vigneron, vendus par les colporteurs dans les années 1840. En Limousin on croyait que la lune et le soleil étaient mari et femme, à l'importance de la lunaison ainsi qu'aux méfaits de la Lune Rousse et des saints de glace (les anciens jours égyptiens d'avril-mai). La Lunaison selon le général Bugeaud peut s'observer grâce au calendrier des Postes. Du reste le brave Bourgeois Gentilhomme en reconnaissait l'importance, lui qui voulait savoir quand il y avait de la Lune et quand il n'y en avait point et apprendre de son professeur de philosophie à lire l'almanach. Une des étymologies de ce mot n'est-elle pas Al Manah¹, ce qui signifie en arabe le Livre de la Lune? ■

1. Charles Brazier Sur la valeur pratique de la règle du maréchal Bugeaud in *Annuaire de la société météorologique de France 1915-1919. Bulletin de la Sté géographique d'Alger et de l'Afrique du Nord* et Pierre Saintyves, ou Conférences à l'Ecole d'anthropologie — 1934 (Paris 1989) « *La Lunaison* ».

Ali, le djinn et l'ordinateur

Yves Pleven

Voici un petit conte ironique et un peu leste, une superstition à la mode du XVIII^e siècle.

Ali a quinze ans. Il est berger des chameaux de son père quelque part dans le sud algérien. Il reste isolé des semaines durant dans un pâturage. Quelques dattes, des galettes et l'eau d'un puits plutôt saumâtre, pour subsister... Il ne voit strictement personne.

Cheminant dans les dunes, il évite de mettre le pied sur un bousier, entêté à remonter sa pente. Or, ce bousier était un djinn qui apparaît, magnifiquement vêtu, avec barbe, turban, aigrette, bottes de filali rouge et léger burnous blanc brodé d'or.

Tu m'as sauvé la vie. Un ennemi m'avait jeté un sort et transformé en misérable bousier sans mémoire. Je devais le rester jusqu'à ce qu'un être humain ait pitié de moi. Dans ce désert, c'était à perpétuité... Tu m'as délivré avec ton geste généreux. Pour te remercier, je t'accorde la réalisation de trois vœux. Parle!...

Ali est stupéfait. Il hésite puis articule timidement: *De l'eau, de l'eau! Beaucoup d'eau claire!*

Entendu dit le Djinn, et de sortir son ordinateur portable et de taper la commande. *Et maintenant?*

Ali hésite puis propose enfin:

Blanc... blanc, comme les hommes du pétrole! En effet, Ali a pu voir des techniciens d'Hassi Messaoud remonter sur Ouargla. Il envie leur teint pâle.

Bien, dit le djinn, *bien*. *Nous disons numéro deux*. Il faut dire que ce djinn était turbulent et qu'en punition, un *afrit*, pour lui apprendre la politesse, l'avait changé jadis en *moutchou* dans un quartier européen d'Alger. Il y avait assimilé la technique des garçons épiciers proposant une promotion et le bout de crayon sur l'oreille, récapitulant



Un djinn farceur

Le cabinet de curiosité

d'une voix forte à l'intention de la cliente et du caissier les achats effectués. Deux articles... et avec ça ?

Ali détourne la tête. Il se fait prier. *Allons, allons, pressons* dit le djinn. *Je dois partir. Depuis plus de cent ans que je travaille bousier, j'ai raté tous mes rendez-vous.*

Ab... j'dis pas !

Comment j'dis pas ! Allons fissab ! Troisième vœu !

Ali devient tout rouge, très gêné. Et le djinn comprend, il comprend... Quinze

ans, solitude prolongée, peu d'espoir...

C'est les femmes, les femmes, non ?

Oilà, fait Ali.

Aouah ! T'y as raison mon ami. J'aurais pu y penser plus tôt. Et le djinn reprend son ordinateur et tape, tape *Nous disons – eau – blanc – femmes – trois articles. Et oilà.*

C'est ainsi que notre Ali, grâce à un djinn farceur, s'est retrouvé bidet à l'hôtel Saint-George : blanc, beaucoup d'eau claire et des femmes, des femmes...

Charles Quint, Alger et les sorciers

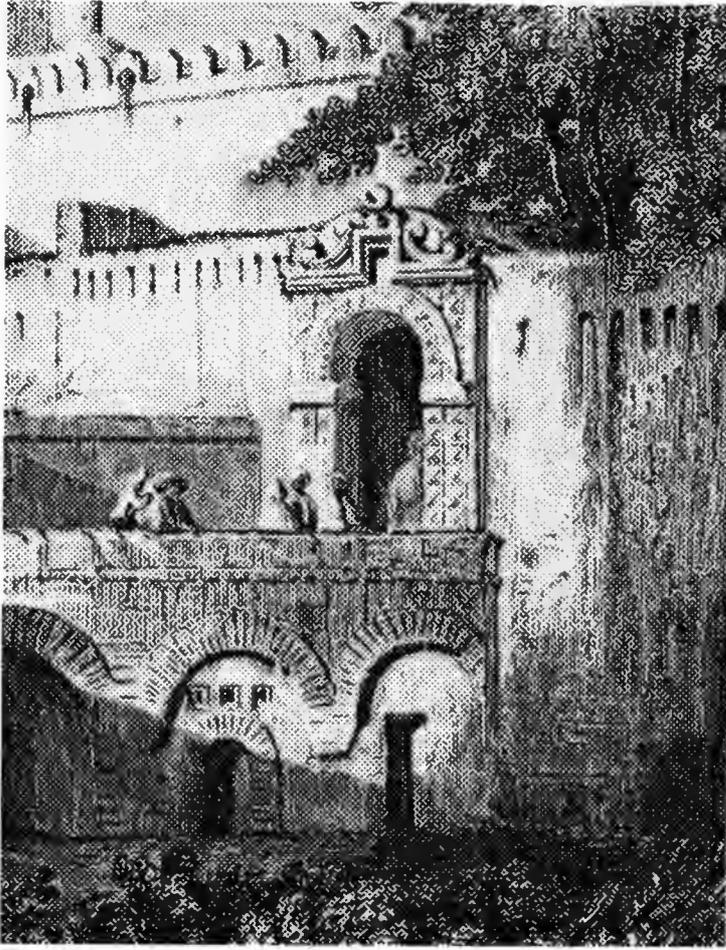
Jeanine de la Hogue,

d'après un texte de Philippe Lamarque

On s'est toujours demandé comment une flotte (la plus grande réunie à ce jour, 65 galères et 460 navires de transport), des hommes entraînés et motivés, avaient pu échouer dans leur entreprise d'éradication de la piraterie. Nous sommes en 1541, Charles Quint, encouragé par le pape, allié à l'Ordre des Chevaliers de Malte, prépare une grande expédition contre les Barbaresques. Sa superbe flotte est commandée par Andréa Doria. L'empereur en personne, ses meilleurs généraux (le duc d'Albe, Ferdinand Cortez, Don Fernando de Gonzague) s'embarquent avec 30 000 soldats, l'élite des garnisons d'Espagne, de Naples, d'Allemagne et du Nouveau

Monde, plus 150 Chevaliers de Malte et 400 hommes d'armes, en majorité français. Quelques grandes dames de la cour accompagnent les guerriers, pour jouir du spectacle. Le débarquement a lieu le 23 octobre et, tout d'abord, le dey Hassan (fils adoptif de Barberousse) semble assez désorienté et, bien qu'il eût fait réparer à la hâte les fortifications d'Alger, il se borne à quelques combats retardateurs.

Mais, soudain, la situation s'inverse. Une terrible tempête se lève le 24 octobre et, durant quelques jours, la confusion s'installe. L'empereur donne l'ordre de la retraite que couvrent les Chevaliers de Malte. Leur chef, un



À Alger, la porte Bab-Azoun, gravure

Français du Languedoc, Pons de Balaguier, plante sa dague porte de Bab-Azoun, la porte de l'octroi qui est garnie de crampons de fer, servant à y exposer les têtes des suppliciés. C'est alors qu'il prononce ces mots fameux : « *Je revierdrai* ». En attendant, le 3 novembre, sous les pluies d'automne, les survivants exténués regagnent Cap Matifou (Ras-al-Temenfust) et rembarquent, perdant les bagages et toute l'artillerie lourde, en particulier les pièces baptisées *les douze apôtres*.

Que s'est-il passé? Une explication toute simple est alors donnée.

La défaite de Charles Quint est l'œuvre

de la sorcellerie.

Le marabout Sidi Retika aurait frappé la mer avec son bâton. Sidi-Ouali-Dadah serait entré dans la mer et l'aurait soulevée par des formules d'envoûtement. Le nègre Yousef aurait usé de la sorcellerie en utilisant le carpe de la main gauche, prélevé sur un esclave supplicié. Une foule anonyme et vociférante de négresses sorcières, les guezzanates, se serait livrée à une pantomime de fumigations d'encens, aurait égorgé des poules, les jetant sur le sable assez près de la mer pour qu'elles puissent, dans leur agonie titubante, se noyer pour mieux confirmer les augures. Bref, la sorcellerie avait déployé les grands moyens et, a poste-

riori, avait dû s'attribuer le mérite du désastre!

Pourtant, notre esprit cartésien nous fournit une autre explication, nettement plus rationnelle.

Et si, tout simplement, l'expédition était partie trop tard dans la saison?

Les tempêtes, à cette époque, en Méditerranée, sont redoutables. ■

De Philippe Lamarque, consulter *L'histoire de la Sorcellerie en France et dans le Monde*, Trajectoire Editeur 2003.

Egalement *Les très riches heures de l'Algérie, de l'Antiquité à la Belle Epoque*, Romain, éditeur.

La maison aux douze piliers, aux quatre familles et aux trois religions

Simon Nizard

Voici quelques lignes, évocatrices et parfumées, d'un passé déjà lointain mais que le talent de l'auteur compose en tableau chaleureux pour notre plaisir.

Cette maison était magnifique, il n'y a pas de mots. Magnifique et délicatement délabrée, comme parfois dans les romans de Gabriel García Márquez. Son patio était une mélodie d'équilibre, où l'ombre et la lumière déclinaient leur sonate au long des journées, souris l'ombre et chat la lumière. Le plan de la maison était typique de l'architecture arabe traditionnelle, avec une cour carrée de douze pas de côté, le patio, une galerie couverte portée par douze piliers et des pièces qui, toutes, à la queue leu leu, ouvraient sur cette cour et que se partageaient quatre familles. La galerie était dallée de pierres rouges, creusées par l'usage, au point de former comme une fontanelle entre la porte massive, peinte en bleu contre le mauvais oeil, et le puits contre lequel foisonnait la menthe.

Neuf plantes tutélaires distillaient leur bénédiction, tour à tour, jusqu'au final symphonique de juillet.

D'abord, face au sud, la menthe en demi-cercle cernait le puits. À l'est, sous la galerie, devant la fenêtre de Hadj Mahmoud, dardait un pied de basilic, à langues pointues pour piquer les djins, et à l'ouest, devant celle d'Esther, un buisson de myrte symbolisait la nation juive. Mon père disait que le brin de myrte délivrait son parfum lorsque, l'ayant arraché, on le martyrisait un peu en le roulant entre les paumes des mains serrées. Ainsi, c'est dans l'oppression que le génie de notre peuple s'est exprimé au long des siècles, troublante perspective !

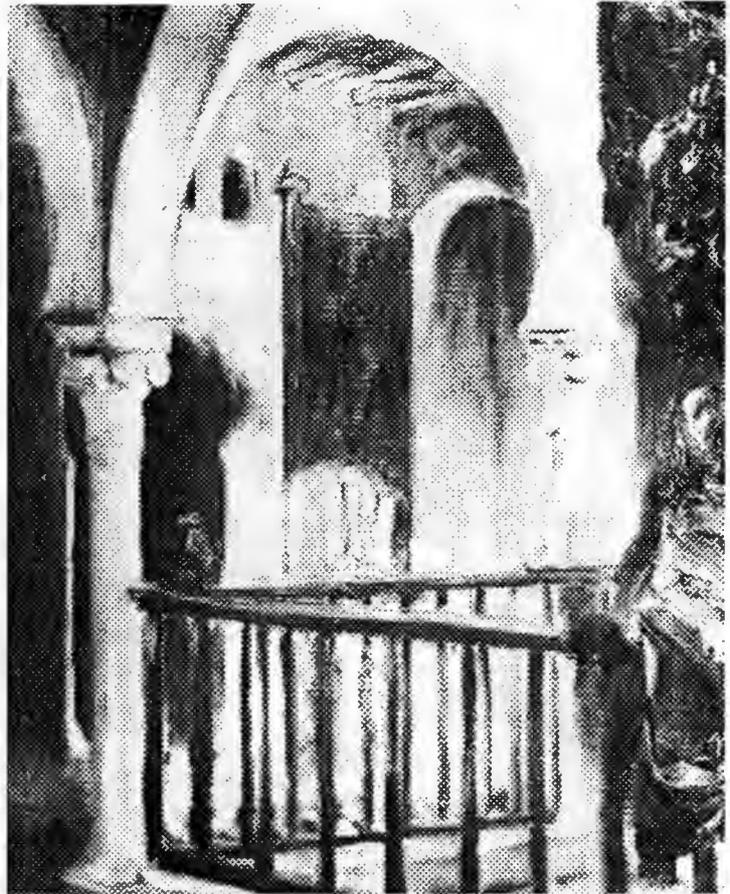
Le myrte est un arbuste à feuillage persistant, une plante vivace. Au coin sud-ouest, se tenait un rosier blanc

euphorique contre le pilier d'angle. Au coin sud-est, un jasmin à fleurs mauves, également exubérant. Au coin nord-ouest, face au sud brillait un citronnier à fruits ronds qu'on appelle *karès beldi*. Au coin nord-est, s'élevait un grenadier, l'arbre du jardin d'Allah.

Enfin, à l'extérieur, surplombant le toit-terrasse, se dressait, côté nord, un amandier qui symbolisait la confiance en Dieu, « car il est le premier à fleurir alors que l'hiver sévit encore », et évoquait aussi la pureté, « car l'amande en gestation dans sa coque, est comme l'enfant de la vierge fermée ». En arabe, l'amande se dit *louze* et, par exemple, la ville de Saint-Jean-de-Luz est consacrée à la Vierge, voyez comme vont les choses ! Enfin, de l'autre côté, au sud, il y avait un figuier, planté là par le vieux Zammit, pour qui, selon le dicton des pêcheurs maltais, « la première feuille au figuier met la première barque à la mer ».

Donc, je résume : douze piliers, quatre familles, trois religions et neuf prières : la menthe, le basilic, le myrte, le jasmin, le rosier, le grenadier, le citronnier, le figuier et l'amandier coiffant la maison.

Au-dessus de la porte d'Esther, à un clou de ferronnier, pendait une vieille clef, cinq fois centenaire, transmise de génération en génération. C'était la clef



Cour intérieure d'une maison, A. Chataud

de notre maison d'Andalousie, qu'on appelait la *soucasa* de l'Espagnole : sa maison.

Vue du dessus, la maison formait un chandelier aux deux branches pointées vers le sud. Dans la vieille ville, les maisons communiquaient entre elles par les terrasses, à la grande joie des enfants, et les femmes se rendaient visite de toit à toit, s'invitaient mutuellement à partager les travaux domestiques : la mise en conserve des fruits et des légumes, le séchage des tomates et des piments en guirlande, le salage des poissons, la préparation du couscous, fait de deux semoules mêlées, tamisées, cuites, tamisées encore, puis mises à sécher sur des



Des terrasses et des cours...

cotonnades ou des nattes à même le sol. Une fois sec, le couscous était glissé dans des grandes jarres appuyées au coin de la cuisine.

Ce n'est pas le couscous qu'il faudrait dire, mais les couscous. Si je me réfère simplement à la cuisine de notre patio, dans mon souvenir, se télescopent une bonne douzaine de recettes distinctes, élaborées en fonction des saisons et à la faveur de nos fêtes. Loin de toute prétention à l'exhaustivité, il s'agit seulement des couscous de ma mère et d'Esther.

Donc, mémorialiste des couscous de ma rue, je serai simple témoin partial et partiel d'un monde englouti désormais, d'une Atlantide couscoussière dont je déclinerai la chronique douce-amère.

J'ai le souvenir d'une fragile mosaïque humaine, attentive à sa paix, suspendue sous l'ombre portée de la fin d'un monde, lapereaux apeurés sous le vol de l'aigle: Arabes, Juifs, Maltais, Italiens, Français... Nous avons vécu, non pas ensemble, ce serait mentir, mais côte à côte au bord de cette Méditerranée. Non pas ensemble, mais rassemblés, immense tout petit miracle, humble et patient, entre des hommes de bonne volonté dans les quatre rues naines d'une ville oubliée... comme autour d'un point d'eau, cette trêve précaire et cependant jamais démentie entre les bêtes. ■

Extrait de l'ouvrage: *Le Jardin du Couscous*. Edition de l'Aube.

La Fontaine des Génies

Henri Klein

Cette fontaine, dénommée Seba-Aïoun (les sept sources), existait jadis à Alger, sur la route de Saint-Eugène, près de la Salpêtrière. La construction du boulevard Front de Mer la fit disparaître. Les sept djinn de ces sources sont: Baba Mouça, Baba-Kouri, Ouled-Sergou, Nana Aïcha, Touam, Sidi-Ali et Bacherif. Des négresses y venaient le mercredi, offrir des poulets en sacrifice aux Génies du lieu, dans le but d'obtenir de ceux-ci une guérison ou la réalisation d'un vœu.

Le grand djinn de Seba-Aïoun est, pour les Soudanais d'Alger, Baba Mouça, surnommé: *el bahari*, esprit aquatique d'eau douce, venu du Niger. Les sacrifices, qui se font exclusivement le mercredi, ont lieu le jour, jamais la nuit. On procède ainsi pour ne pas déranger les djinn qui viennent chaque fois boire le sang des victimes.

Quatre ou cinq groupes de femmes soudanaises et mauresques se tiennent là, avec des sacrificateurs nègres. Le nombre des poulets égorgés en ce lieu, chaque année, est d'environ un millier. L'opération commence par la purification des victimes qui, pour cela, sont tenues, les ailes étendues, au-dessus d'une fumée de benjoin. Cette matière odorante est prise par l'officiant, en l'une des sept boîtes, respectivement consacrées au culte de chacun des sept djinn. Ces boîtes se distinguent par une

couleur particulière: blanche, rouge, noire, bleue, verte, jaune, orangée.

L'opérateur tourne ensuite sept fois l'animal autour de la tête de l'intéressé. Il le lui passe ensuite sur la poitrine et sur le dos. Après quoi, faisant face à l'Orient, il procède à l'égorgeage du volatile. C'était d'un heureux présage que le poulet, se débattant sur le sable, se dirigeât vers la mer. Un peu de sang écoulé est alors appliqué sur le front du postulant. Si la victime offerte est un coq, elle demeure entre les mains du sacrificateur. Si c'est une poule, le postulant doit l'emporter pour la manger chez lui.

Au cours de la cérémonie, des cierges étaient allumés et jetés ensuite à la mer. On ne manque jamais, en partant, de se munir d'une petite provision d'eau sacrée et d'un peu de benjoin dont on fera usage chez soi.



La fontaine des Génies, près de la Salpêtrière à Alger

Seba-Aïoun n'était pas toutefois le seul endroit à Alger, où eussent lieu ces sortes de sacrifices. Il y a encore à citer : l'Amirauté, la voûte 111 sous le bastion du Casino, le marabout Sidi-Abdelkader, rue d'Isly, l'ancienne fontaine Ez-Zouaoui (entrée de la rue Henri-Martin), les Bains Romains, au lieu dénommé : Redjel-Afroun, Sidi-Yahia, et aussi la plage du Hamma, à Sidi-Abiod, où est vénéré Sidi Bacua, le perruquier des djinn. Non loin de là, se trouvait la Kouba de Sidi-Bellal, grand patron des nègres, le fondateur de Tombouctou. Sur cette partie du rivage, les Soudanais célébraient bruyamment jadis, au printemps, la grande fête dite « des Fèves ». Ils s'y rendent encore. Nombreux étaient autrefois les étrangers qu'attirait cette originale manifestation.

Le cérémonial de cette fête, appelée en

arabe : Aïd-el-Foul (Fête des Fèves), commençait par le Fatha, prière initiale du Coran. On égorgeait ensuite, au milieu de chants et de danses, un boeuf, paré au préalable de fleurs, puis des poulets et des moutons. Avant de procéder aux sacrifices, les nègres tournaient sept fois dans un sens et sept fois dans l'autre. Le sacrifice consommé, la foule se dirigeait vers un bassin carré, rempli d'eau, consacré à la sainte Lella-Haoua.

La fête se poursuivait par un festin où figuraient des fèves, les premières, les premières de l'année, que les nègres devaient manger. Les réjouissances se terminaient par des danses d'une animation extraordinaire, exécutées aux sons assourdissants des karakeb (castagnettes de fer) et du tam-tam. Ce cérémonial est toujours observé. ■

D'après *Les feuillets d'El Djezaïr* — Fontana 1912.

Attention, ça porte malheur !

Marie Gil

C'est à Oran que Marie Gil a passé son enfance. Elle en parle avec chaleur, amitié et compétence dans son album*. Ici, c'est avec son brin d'ironie gentille qu'elle évoque quelques coutumes superstitieuses.

Les croyances et les superstitions étaient un moyen comme un autre d'attacher sa pensée, ses craintes et ses doutes, à des bouées de secours.

Maman est la personne la plus superstitieuse qu'il m'ait été donné de connaître. Elle avait tendance à voir des malheurs là où d'autres n'auraient vu qu'une suite de hasards.

Tout portait malheur :

- *découpage de papier* : des disputes en perspective
- *miroir cassé* : 7 ans de malheur
- *couteau offert* : coupe l'amitié
- *le parapluie ouvert dans la maison* : un grand malheur va s'abattre dans la maison
- *le pain retourné sur la table* : malheur en perspective
- *rêver de couper des cheveux* : dispute
- *passer sous des échelles* : malheur encore et toujours
- *si la main droite pique* : on doit donner

de l'argent, *si c'est la gauche* : on doit en recevoir...

Elle avait besoin d'exorciser ses angoisses en recourant à la pensée magique. Pour combattre le mauvais œil ou « *mal de ojo* », il existait, bien entendu, des procédés dont chacun avait sa recette personnelle, vous vous en doutez bien !

Pour assurer un amour durable, il existait des philtres d'amour qui garantissaient la passion à vie.

Aussi, quand une femme tombait éperdument amoureuse, on disait qu'elle avait été ensorcelée et qu'il fallait la guérir de cette passion.

Il n'était pas de bon ton, pour une femme, d'être amoureuse au point d'en perdre la tête. Et la fierté, qu'est-ce que vous en faites ?

Une femme honnête, ça ne doit pas

* *De l'autre côté de la mer. Oran et l'Oranie, Réalité du Morvan*

courir après un homme, fût-elle très amoureuse.

La liste des superstitions n'est pas exhaustive. Je me souviens d'avoir cassé une bouteille d'huile dans l'escalier. Quel drame !

Aussitôt, maman est descendue avec un seau et une serpillière pour éponger tout le gras. La voyant si bouleversée, je lui dis :

- Maman ce n'est pas le fait de renverser de l'huile qui porte malheur, c'est l'huile elle-même qui peut provoquer

un malheur si quelqu'un glisse. Ne te mets pas dans des états pareils !

Après ce nettoyage minutieux, il fallait remplir un verre d'eau, tourner le dos à la fenêtre et lancer l'eau par dessus l'épaule en disant :

- Que le malheur sorte de la maison !

A ce moment précis, nous avons entendu une voix dans la rue qui disait :

- Ça va pas, non ! Y a quelqu'un dessous ! Que bastardos !

J'ai beaucoup ri, mais maman avait conjuré le sort, elle était rassurée. ■

Guérisseur, quel beau mot...

Andrée Montero

La superstition a, de tout temps, été liée à la santé, à la maladie et, assez logiquement, à la guérison du corps et de l'esprit. Mais, obscurément, personne n'aimait vraiment assurer le recours à un guérisseur. Au fond, le secret était un élément important de la thérapie. Dans ces quelques lignes, extraites de son livre *Rio Salado*, Andrée Montero se souvient de son enfance et d'une certaine atmosphère, bien propre à frapper de jeunes esprits.

Le mot guérisseur, à l'époque, n'avait pas la signification farfelue ou occulte que nous lui prêtons aujourd'hui. D'ailleurs, on ne disait pas précisément : « un tel est guérisseur », mais simplement, « il enlève le mal de tête, le mal de gorge, le mal au ventre ».

Quand ma mère était enfant on n'appelait pas le médecin pour des peccadilles, il venait lorsque c'était très

grave et... bien souvent trop tard. Dans le village, trois ou quatre personnes « avaient un don ». On s'en remettait à elles avant de consulter le praticien. Mais il agissait de dons pour des cas bien particuliers.

Ainsi, il y avait la Tia Matilde qui enlevait le soleil et le mal de tête. Elle venait souvent chez grand-mère. Je la revois dans la véranda, debout derrière



Un petit marabout
dans la campagne.
Gravure
de Henry Caillet

une chaise où le patient, en l'occurrence un de mes cousins, était assis. Elle posait gravement sur la tête du malade un mouchoir plié en quatre et une petite bouteille emplie d'eau, puis se mettait à dire des prières ; au bout de quelques instants, je l'ai vu de mes propres yeux, des bulles montaient dans le goulot... Le malade était guéri et il ne s'agissait pas de prétendre le contraire !

Marietta « *la puñala* », elle, guérissait les maux d'estomac. Ce ténébreux et agressif sobriquet lui venait, disait-on, d'un certain couteau, « *el puñal* », que son mari aurait manié malencontreusement au cours d'une dispute. Bref, « *la puñala* », si vos digestions étaient difficiles, vous soignait avec un foulard. Le

patient tenait un bout de ce dernier contre l'endroit d'où provenaient les douleurs ; elle, tirant sur l'autre bout et marmonnant des prières, se rapprochait peu à peu. Lorsqu'elle parvenait à toucher l'endroit malade, tout devait rentrer dans l'ordre. Le malade allait mieux.

Quant au Tio Jano, un vague parent de grand-père, il soignait les maux de gorge. Il avait affaire surtout aux enfants souffrant d'angines ou atteints d'aphonie.

Tio Jano nous faisait mettre à genoux, racontait sans trop y croire ma mère, et croiser les bras. Se plaçant debout dans notre dos, il enfonçait d'un coup son genou dans nos côtes, tirant très fort nos coudes en arrière.

Cela craquait quelque part et nous étions apparemment délivrés de notre enrouement, ou des picotements douloureux.

Vieilles pratiques venant d'Espagne, dons accordés par Dieu, croyances que l'on tournait déjà, sans trop se l'avouer, en dérision.

On avait aussi recours, parfois, à celui que l'on nommait le marabout. Souvent, près d'un cimetière arabe, son petit dôme tout blanc et arrondi se détachait, au milieu des lentisques, des étendards de couleurs vives flottant devant sa porte.

Ces cimetières, nus et minéraux, n'avaient rien de nos verdoyantes tombes que l'on fleurissait, de naturel à la Toussaint, d'artificiel tout au long de l'année. Bien des fois, cimetière catholique et arabe se côtoyaient, et nos marbres épais, nos petites tombes abandonnées, entourées d'une grille branlante, semblaient plus lugubres que ces pierres tombales, dressées vers le ciel tout près d'un marabout.

Le marabout avait, en plus des qualités spirituelles de nos prêtres, un pouvoir de thaumaturge, une baraka qui lui donnait le don de guérir autant les maladies de l'âme que celles du corps et de l'esprit. Je parle ici de marabouts vivants ou morts. Dans les familles maraboutiques, en effet, les dons se léguant de père en fils, on sollicitait aussi bien le défunt que son successeur en vie.

Le prêtre catholique n'étant qu'un

administrateur de Dieu, on n'attendait de lui aucun miracle, sinon d'absoudre quelques péchés derrière la commode petite grille d'un confessionnal.

Le marabout, lui, aux yeux de certains, pouvait préserver du mauvais œil, donner de bonnes récoltes, protéger le bétail ; il avait également le pouvoir, croyait-on, de guérir d'un languissement, d'une peine, d'un mal, que ni médecin, ni prêtre ne pouvaient ôter. Aussi serait-il bon de préciser que l'on s'adressait à lui dans les seuls cas où praticiens et guérisseurs européens échouaient.

Les pratiques que le marabout imposait, avaient un je ne sais quoi remontant à la nuit des temps ; relevant de croyances antérieures même à Mahomet, elles visaient à refondre l'être dans la nature, à le replonger dans un contexte obscur de confiance aveugle et viscérale.

Il demandait souvent des sacrifices de coqs, de moutons, ou bien de nouer un chiffon à une branche, à une pierre, pour conjurer le sort. En somme, pour certains d'entre nous, le marabout était un guérisseur dont on taisait cependant les pratiques, si par hasard et en cachette on avait recours à lui. Dans ma famille, on ne s'adonnait pas à ce genre de choses. On allait au marabout, dans la chapelle ardente où reposait le mort et, avec respect, on y déposait des bougies pour honorer sa mémoire et implorer ses grâces.

Rio Salado - Privat, Toulouse, 1980 ■

Se souvenir, une bonne manière d'exister

Pierre Mannoni

Le premier article de ce numéro, presque magique, nous donnait la philosophie de la superstition. Il est bon que ce dernier article nous remette en mémoire tout ce qui, dans la vie de chaque jour était, en quelque sorte, la trame des préoccupations. Souvenons-nous, en souriant peut-être, mais avec amitié, de tous ces moments de vie.

Le goût des Méditerranéens pour les grandes dévotions populaires, processions et pèlerinages, se manifeste largement, avec un engouement marqué, à la limite de la superstition, pour le culte des saints patrons.

Tout incident dans le déroulement des opérations peut revêtir, dans un contexte où la superstition a si facilement cours, la valeur d'un augure, favorable ou non d'autant plus que la cérémonie est importante. Ainsi, lorsqu'au cours de la toilette de telle jeune mariée, la lampe, posée sur le manteau de la cheminée pour éclairer l'ajustement du voile, fait claquer le miroir et que celui-ci se fend en un impressionnant zigzag, la domestique espagnole qui participe aux opérations se lamente et geint devant ce qu'elle prend pour un funeste présage.

A Oran, la célébration des fiançailles, *chiboua*, s'effectue en présence du rabbin, et les invités se voient offrir du pain et du miel. Dans l'Algérois, le jour du mariage, on place une clef, maintenue par un bandeau, sur le front de l'épousée, clef de l'intelligence et du bonheur. On n'omet pas de briser un verre vide pour éclater symboliquement l'œil maléfique du *chitane* (démon). Puis c'est la fête, la *ziara*, avec lumières, musiques, cris et *you-you*. Ce qui ne va pas sans provoquer des sourires chez les jeunes instruits et « civilisés ». « Les you-you nous perçaient les oreilles, écrit Henri Chemouilli, nous avions honte de ces cris de moukères excitées et nous regardions avec étonnement nos mères et nos tantes qui les poussaient. Comment pouvaient-elles, elles, si

françaises. Passe encore pour nos grands-mères... »

La superstition tient une bonne place dans ces croyances et pratiques. Les gens simples, mais aussi bon nombre d'autres, issus de classes plus aisées, brûlent des cierges, apportent offrandes et ex-voto, touchent la statue des saints. Rares sont ceux qui ne suspendent pas, à leur cou, scapulaire, médailles et autres objets à valeur magique. Certains les épinglent, enfermés dans de petites bourses de velours cousues à cet effet, à l'intérieur de leurs vêtements.

L'adhésion au culte s'inscrit dans cette perspective, mi-dévote, mi-superstitieuse.

Il faut dire que le contexte socioculturel est très favorable en Algérie au développement de multiples croyances où la magie l'emporte sur la métaphysique. D'autant que les folklores des différentes ethnies, loin de se faire concurrence, s'apportent de mutuels renforcements. Les emprunts aux fonds italo-maltais, espagnol, méridional, juif, arabo-berbère confluent et se mêlent en un tout, indifférencié, où chacun puise indistinctement. On peut parler, à cet égard, d'influences croisées. Evoquant les ambiguïtés résultant de cette interpénétration, André Chouraqui écrit : « Des influences réciproques s'exerceront en profondeur, non seulement dans le genre de vie et les coutumes populaires, mais aussi dans les croyances et les pratiques reli-

gieuses, et même dans la conception du droit ». Si bien qu'on en arrive à hésiter « quant à la légitimité d'une croyance ou d'une pratique ».

Plusieurs de ces coutumes requièrent l'intervention d'un « tiers », réputé posséder certains pouvoirs. Il s'agit, dans les cas les plus courants, d'une vieille femme. Le fait est d'ailleurs très répandu : tout se passe comme si, dans l'inconscient collectif, l'espèce de pouvoir « magique », en tout cas « mystérieux », que la femme possède de donner la vie et donc de participer au principal fait naturel, se reconvertissait après la ménopause, en pouvoir d'influencer le cours de certains phénomènes, notamment en provoquant guérisons, ou, à l'inverse, maladies. « La sorcière, nous dit avec humour Daniel Saint-Hamont, c'est comme un docteur et un curé réunis, mais qui auraient mal tourné ». Chaque communauté a la sienne que les intéressés consultent indistinctement. L'exemple le plus commun de leur art consiste probablement dans le fait d'« enlever le soleil ». Il y a plusieurs variantes à cet exercice dont le but est de traiter les insolationes. Les vieilles Espagnoles, Italiennes, Maltaises ou Arabes s'en sont fait une spécialité. Contre une modeste rétribution (argent, volaille, gâteaux), l'officiante installe l'imprudent, rouge comme un coq et tremblant de fièvre, sur une chaise, lui pose une serviette pliée en quatre sur la tête et renverse par-dessus un grand verre d'eau en



Tape cinq, le chiffre magique en Afrique du Nord

récitant des prières. Accessoirement, elle laisse tomber quelques gouttes d'huile dans une assiette remplie d'eau. Les bulles qui apparaissent dans le verre signent la guérison prochaine.

Dans une autre version, celle qui « a le don » sort une marmite de son sac, la remplit d'eau froide additionnée de sel et la pose sur la tête du patient : au bout de quelques instants, à force de signes cabalistiques et paroles non moins ésotériques, entremêlés de prières en maltais ou en espagnol, l'eau se met à

bouillir et le « coup de soleil » est terminé : à Alger, on appelle ça : « faire la marmite ». Pour plus de sûreté, on recommence l'opération le lendemain, au soleil couchant.

Celui qui a « attrapé » la peur est, lui aussi, conduit chez une « spécialiste » qui lui fait boire, à jeun, une tisane qu'elle tient prête à cet effet. Pour rendre le traitement plus efficace, il arrive qu'elle crache un peu sur le patient. Certains « thérapeutes », plus virils, font chauffer une lame de cou-

teau et, au moment où le sujet ne s'y attend pas, il la lui appliquent sur la peau : une peur chasse alors l'autre.

L'art de la guérison « magique » ne s'arrête évidemment pas là. Les brûlures sont soignées par attouchement, l'épistaxis contrôlée par une clef glissée dans le dos, les maux d'estomac apaisés avec une bouillie de semoule, d'ail et d'herbes pilées posée en cataplasme sur le ventre.

Avec la conjuration du mauvais sort, on quitte le domaine des remèdes de « bonne femme » pour pénétrer au cœur même des pratiques superstitieuses. Diversement nommé, le maléfice fait l'objet, dans toutes les communautés, de préoccupations très actives. *Chitane* pour les Juifs et les Arabo-Berbères, regard d'envie, de jalousie vipérine, on le soupçonne même, derrière les hypocrites compliments qui sont émis sur la bonne santé, la bonne mine, l'opulence. C'est « le mauvais œil », « l'œil noir », « l'œil sec » qui noircit ou dessèche ce qu'il touche. Il s'agit d'une croyance très largement répandue autour du bassin méditerranéen, et même bien au-delà (au point que l'on peut se demander si elle n'est pas universelle). Rappelons, sans aller chercher plus loin, qu'en Corse et en Italie, on parle du *mal'occhio*. Celui-ci peut être utilisé d'une manière agressive et l'on s'adresse alors à un « jeteur de mauvais œil » pour circonvenir magiquement les êtres ou les événements.

Les gitanes sont toutes suspectées d'en avoir la capacité, au point qu'on n'ose guère refuser de leur acheter leurs dentelles ou autre produit. Comme elles ont cette réputation de jeter des sorts, quand elles s'arrêtent pour dire la bonne aventure, on ne leur refuse pas non plus le sucre, l'huile, la farine qu'elles réclament, pour qu'elles s'éloignent rapidement.

Un envoûtement « classique » passe, par exemple, par le dépôt, sur le passage de la personne à ensorceler, d'un bout de viande dans lequel ont été plantées des épingles. La croyance est très répandue, et nombreux sont ceux qui s'inquiètent de savoir si on leur a « jeté les yeux ». Il leur faut alors consulter une vieille dont c'est la spécialité. Celle-ci tire les cartes, bien sûr, mais procède également en versant de l'huile dans une assiette pleine d'eau : si l'huile disparaît, on a « les yeux ». A ce moment-là, il convient de se mettre à l'abri du danger. On peut se contenter du passage de l'Arabe, marchand d'encens, qui, pour quelques pièces, promène dans toute la maison une casquette où brûle de la résine en dissipant les influences néfastes.

Mais on préfère parfois les services « d'une vraie sorcière ». Les techniques de conjuration varient alors de l'une à l'autre. Il y a celle qui trempe le petit doigt dans de l'huile qu'elle fait ensuite tomber goutte-à-goutte sur le patient, tout en priant et en promenant la pointe d'un foulard entre ses



La piété, chez certains chrétiens, était souvent proche de la superstition ce qui n'empêchait pas la foi d'être sincère !

côtes. Une autre lui fait porter sa chemise à l'envers et épingle à l'intérieur un petit ruban rouge avec un sachet contenant de la mie de pain, une dent de lait, une médaille et une dent de hérisson. Le recours à des philtres et potions divers est fréquent. Si la malédiction se révèle rebelle, on s'adresse à des « mages » encore plus réputés. On ne recule pas, à ce moment-là, devant un voyage de plusieurs dizaines de kilomètres pour se rendre auprès du faiseur de miracles. Il s'agit fréquemment d'un marabout, de confession musulmane, auprès duquel se rendent Arabo-Berbères, Juifs et Européens indistinctement.

Ceux qui visitent le tombeau du marabout l'implorant de répondre à leur vœu ou de les désenvoûter. En offrande, ils apportent de riches draperies, des soieries chatoyantes, des plats cuisinés, des cierges, de l'huile pour les lampes, des produits servant à des fumigations : graines de harmel, poudre d'alun, gomme de fêrulle, benjoin, encens. Quand le marabout est encore de ce monde, il impose les mains, appose une sorte de fil de fer à l'oreille pour supprimer les douleurs, cautérise un bras pour combattre la jaunisse. Il n'est cependant pas le seul à officier et partage le « don thérapeutique » avec le *taleb*, le *sabhar* et l'*aquar*



Prédire l'avenir, lire la bonne aventure dans le sable

lui qu'il faut extirper. C'est pourquoi tous ces magiciens sont nécessaires ».

Cependant, il peut s'agir également d'esprits plus ou moins malveillants dont il convient encore de se débarrasser. Car la maladie est le signe de la dérég-

qui vendent des plantes médicinales.

Les Juifs en particulier, mais aussi de nombreux Chrétiens, lorsqu'un danger les menace, sont peu regardants quant à l'identité du mage de Dieu, homme ou femme, Israélite ou Musulman. Et certains malades juifs n'hésitent pas à entreprendre un pèlerinage à Lourdes. Exorcisme, magie, géomancie, divination, incantations sont, pour ces « croyants », d'usage courant.

En effet, comme le souligne André Chouraqui, « le processus d'occidentalisation n'a pas réussi à extraire des classes populaires les croyances et les pratiques, en tout ce qui concerne les maladies physiques et mentales de l'homme. Ainsi, aux côtés des médecins modernes, nous voyons aujourd'hui encore des *raqih*, des *talebs*, des *rabbis* guérisseurs, des voyants, des initiés, des sorciers, qui pratiquent des traditions séculaires de magie, d'occultisme et de sorcellerie. Comme tout (ou presque) s'explique par le « mauvais œil », en univers superstitieux, aussi bien les douleurs, les maladies, la stérilité que les affaires d'amour, c'est

lection par Dieu qui laisse agir toutes sortes d'agents malins : *djoun*, *roubot raot* (mauvais esprits), *mazikim* (esprits malveillants), *chitane* (Satan en personne), *aïn haraa* (mauvais œil), *tquaf* (personnes s'occupant de magie noire). C'est pourquoi sorciers et faiseurs de miracles hispano-italiens, maltais ou arabo-berbères ont fort à faire pour lutter contre les malignités diverses, annuler les malédictions et permettre au malade de recouvrer la santé comme à l'amante délaissée de regagner le cœur de l'inconstant. En outre, comme il vaut mieux prévenir que guérir, on évite, par précaution, de faire certaines choses les jours réputés néfastes. En Oranie, par exemple, un dicton recommande « *Martes ne te case, ni te embarque* », ce qui signifie que, le mardi, il n'est souhaitable ni de se marier, ni de prendre la mer. Ainsi encore du vendredi, surtout s'il tombe le 13 du mois.

On porte encore sur soi des amulettes et talismans (où les médailles voisinent avec un invraisemblable bric-à-brac : corne de corail,

coquillages, peau de hérisson, bourses contenant du sel, morceau de fer, plus fréquents chez les Musulmans superstitieux que chez les Européens qui y recourent néanmoins à l'occasion). La célèbre « main de fatma » y tient une place importante ainsi que le *kaméa*, talisman très populaire chez les Juifs et les Arabes.

Plus couramment, on « fait les cornes » en tendant index et auriculaires pour barrer la route et aveugler le « mauvais œil ». On dit, en même temps : « cinq ! », « cinq ! », en empruntant probablement à l'expression arabe *kham'ssa fi aynek* qui signifie : « (mes) cinq (doigts) dans ton œil ». Pour ne pas éveiller l'envie, certaines mères évitent de parer leurs enfants car, s'ils sont trop beaux, ils exciteront la jalousie. Les Juives superstitieuses leur accrochent autour du cou (ou à la ceinture) des pendentifs de fer ou de cuir contenant des versets hébraïques. Elles jettent aussi du gros sel sur le pas de leur porte pour éloigner le *chitane*. Parfois elles font tourner, à plusieurs reprises, autour de la tête chérie leur main remplie de sel qu'elles jettent ensuite dans le feu, mettant de cette manière en déroute le démon envieux et malin. Et, pour l'égarer définitivement, elles commettent un simulacre de vente de l'enfant qui, ainsi, est mis hors d'atteinte.

Par ailleurs, on ne fréquente pas et on tient tant qu'on peut à l'écart, les individus sur lesquels la malchance

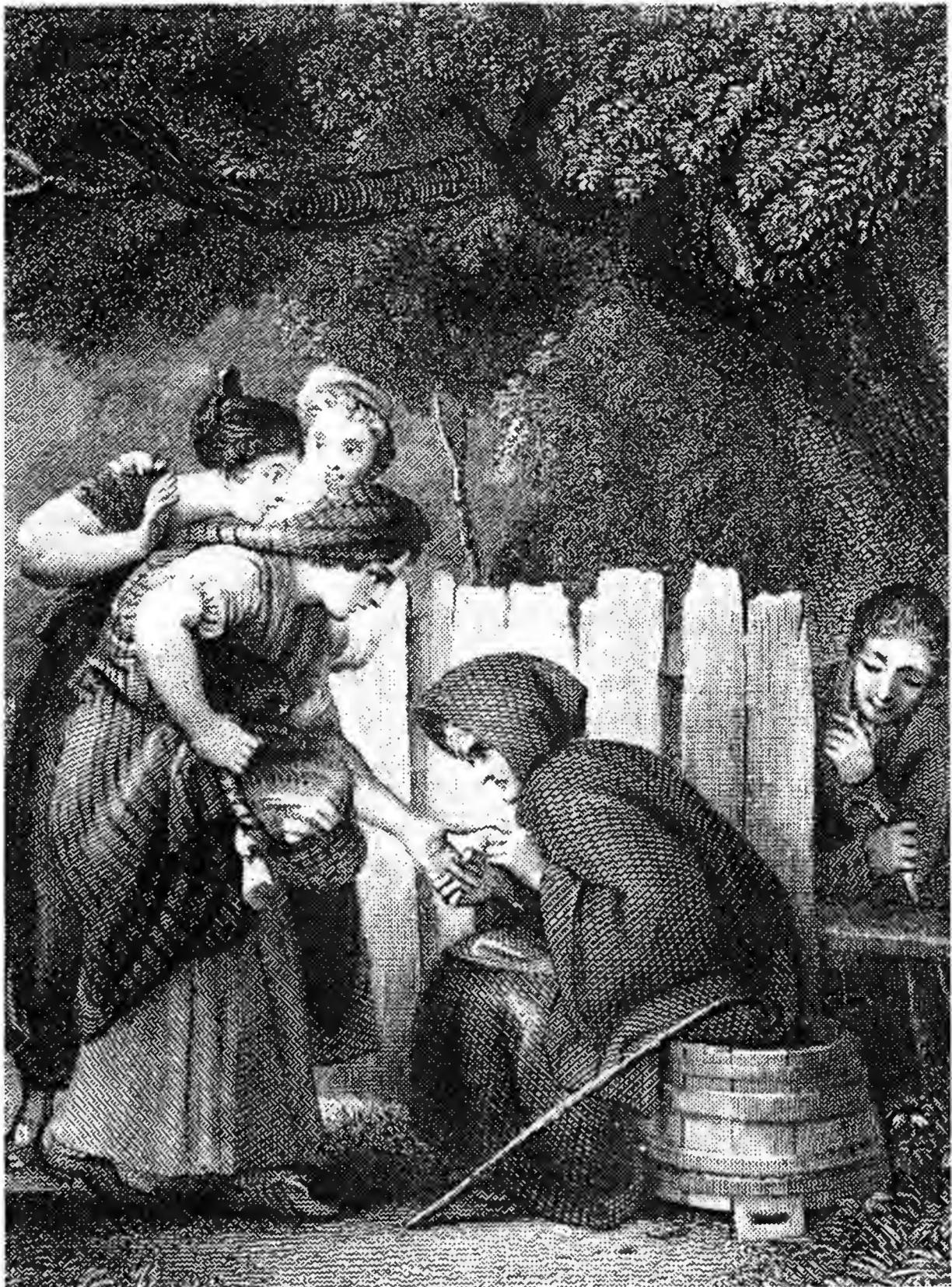
semble planer : ils ont la *sarta* ou la *schkoumoune* sur eux et l'on redoute que cela ne soit contagieux. On cherche, en outre, pour s'en préserver, la *baraka*, bénédiction protectrice d'un saint personnage. Et pour se concilier le destin, car on croit au *mektoub*, on n'hésite pas à renouer, à l'occasion, avec les pratiques sacrificielles des cultes anciens.

Pour conjurer l'angoisse de tout départ, les Juifs, imités par les Arabo-Berbères, jettent une bassine d'eau derrière celui qui s'en va, afin de garantir son prochain retour.

Enfin, contre les catastrophes naturelles, on recourt à des « spécialistes ». En période de sécheresse, on en appelle à un noir qui porte un costume de peaux de bêtes et agite des espèces de claquettes pour faire tomber la pluie. En cas d'invasion de sauterelles, c'est encore lui qui s'installe au milieu d'un champ et frappe des casseroles l'une contre l'autre.

Au bout du compte, on relève autant de pratiques superstitieuses que de craintes et autant de craintes que de situations dans la vie de tous les jours. Aussi peut-on affirmer que la superstition est, en Algérie, omniprésente dans les milieux les plus divers et à toutes les époques. Et sans doute représente-t-elle une importante composante du cadre quotidien. ■

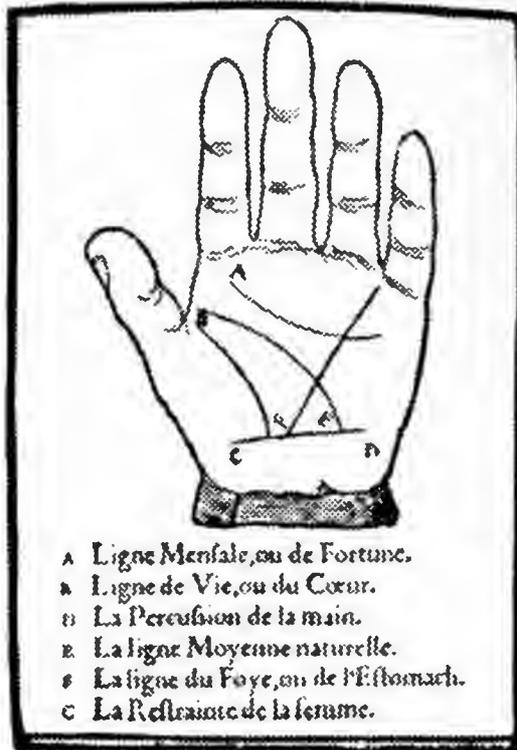
Nota : A lire l'ouvrage de Pierre Mannoni, *Les Français d'Algérie*, coll. Histoire et Perspectives Méditerranéenne — L'Harmattan



La chiromancie, gravure de J. A. Wright

La superstition au passé

*Eternelle superstition qui nous
permet, aujourd'hui,
de nous promener, avec un léger
frisson, dans un passé bien étrange.*



- A Ligne Mensale, ou de Fortune.
- B Ligne de Vie, ou du Cœur.
- C La Percussion de la main.
- D La ligne Moyenne naturelle.
- E La ligne du Foie, ou de l'Estomach.
- F La Restrainte de la femme.

Les six lignes principales de la main.
Jean d'Indagine. Chiromance, Lyon 1549

La tireuse de cartes
Israël van Meckenem

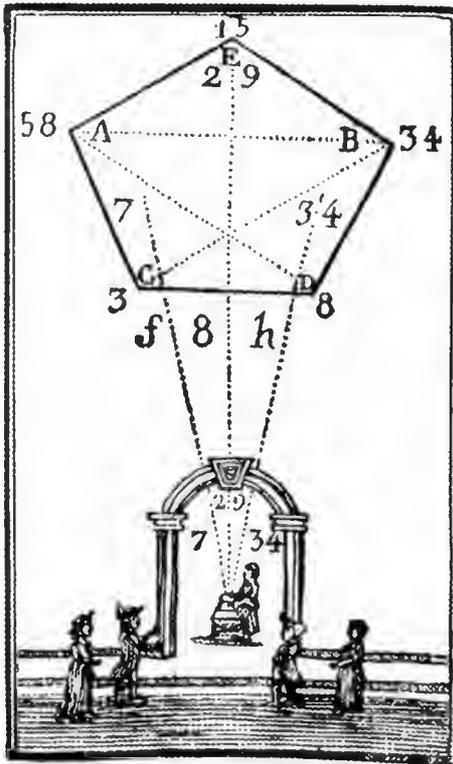


Figure pentagone
pour gagner à la loterie.
Albumazar de Carpentari,
La clef d'or, Avignon 1876



*Des images qui impressionnent
et font réfléchir...on ne sait jamais!*



**Bouc du Sabbat, Baphomet et
Mendès par Eliphas Lévi**

**Sorcières faisant descendre la pluie.
Ulrich Molitor 1489**



**La main de Gloire. Le Petit
Albert, Cologne, 1722**



Talisman pour faire fortune
Le Petit Albert,
Cologne, 1722



La bouche de l'enfer - Jacobus de Therame, 1743



Cagayous, le lazzarone des ports algériens, le héros de Musette



Le Père Robin, type du vieux colon, imaginé par M. Chasery



Barnavaux, le type du soldat colonial créé par Pierre Mille

Quelques héros de livres que l'on aimerait voir rééditer, en tant que témoins d'une époque bien révolue.

Ragabouche dont les aventures ont été racontées par Arthur Pellegrin



Le mariage de Cagayous

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Les Pieds-Noirs et l'exode de 1962 à travers la presse française,

par Cécile Mercier - Coll. Histoire et Perspectives méditerranéennes. L'Harmattan - 20 euros.

L'auteur est étudiante à l'Université des Sciences Humaines de Nantes. Ce livre est issu de son mémoire de maîtrise et aborde un sujet qui a peu été exploité. On sait maintenant l'accueil peu favorable qui a été réservé aux Pieds-Noirs, contraints de quitter leur pays. Naturellement, il ne faut pas généraliser et tous les comportements ne furent pas les mêmes heureusement. Mais l'intérêt de cet ouvrage réside dans la rigueur de son information. On y voit bien la responsabilité de la presse dans l'opinion publique. Et il est bon que cela soit dit. Ce pouvoir de la presse n'est pas suffisamment connu et perçu. Cela est aussi valable pour l'écriture en général et la littérature en particulier, mais dans le cas de la presse, on y est souvent moins sensible.

L'Algérie et la France : Destins et imaginaires croisés

Sous la direction de Jean-Robert Henry - Edition Centre des Archives d'Outre-Mer. Mémoires méditerranéennes - 20 euros.

Cet ouvrage est la reproduction intégrale de l'exposition " L'Algérie et la France : destins et imaginaires croisés " réalisée dans le cadre de l'année de l'Algérie et inaugurée à Aix-en-Provence en mai 2003. On y trouvera la présentation de plusieurs siècles d'histoire, très illustrée

et documentée. Le choix des sujets et des documents est le fruit de la collaboration de différents spécialistes et chercheurs et la réalisation est due au Centre des Archives d'Outre-Mer (direction des Archives de France), à l'Association Mémoires Méditerranéennes et à l'Institut de Recherches et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman. La présentation est chronologique. L'ouvrage s'adresse à un large public et s'est efforcé d'éviter les oppositions systématiques, ne se contentant pas d'opposer une histoire française de l'Algérie à celle donnée par les Algériens. Les auteurs se sont efforcés de faire connaître les mémoires collectives et individuelles du rapport franco-algérien. Les dernières pages sont des paroles qui ont chacune leur résonance bien au-delà des faits. Ici ou là, malgré tout, des mots qui font mal.

Par la plume ou le fusil, les intellectuels soldats dans la guerre d'Algérie,

sous la direction de Guy Dugas - Edition Domens - 12,50 euros.

On pourrait aussi dire " paroles de dénonciation " si l'on voulait caractériser l'esprit du livre. Ces hommes, nous dit Guy Dugas, ces acteurs, hésitant entre la plume et le fusil, étaient déchirés à l'idée d'avoir à opérer de tels choix mais résolus à les dire, parfois à les dénoncer. Le prototype de ces intellectuels est, bien sûr, Jules Roy qui *tient une grande place dans le livre*. Guy Dugas cite de nombreux passages de ses écrits. Sont présents aussi

Camus, Mouloud Ferraoun. Les intellectuels-soldats qui ont commis des livres qui ne " dénoncent pas " sont un peu négligés dans ce livre. Et, même si l'on peut être d'accord sur la qualité ou non de l'écriture, ils auraient peut-être mérité un autre sort. Je sais bien que l'auteur est libre de son choix et de ses jugements. Mais c'est un peu dommage.

A la porte de l'Oued,

par Françoise Mesquida, récit - Coll.

Graveurs de mémoire. L'Harmattan. 15,25 euros.

Une histoire qui touche, des événements que l'on a pu vivre, des souvenirs qu'il est difficile d'oublier. Mais, ici, la tragédie du 26 mars qui touche une famille, privant brutalement des enfants de leur mère. Une petite fille d'Alger qui se souvient avec tendresse de son enfance, illuminée par l'amour de sa mère et qui a du mal à vivre malgré les années écoulées.

Les oignons me font pleurer ou l'enfant au piano...

par Bernard Pons. Cheminements - 22 euros.

Là aussi, une histoire est interrompue brutalement le 14 juin 1962 sur le bateau le *Ville d'Oran*. L'auteur a tout juste onze ans, sa famille a tout perdu et lui a dû abandonner son piano et une carrière musicale. Mais, plus tard, il sera le patron du célèbre restaurant " Aux trois Horloges ", à Paris et sa vie sera faite de rencontres chaleureuses d'anonymes ou de célébrités. Toute une vie nous est racontée ici par un homme au dynamisme étonnant et pour qui l'affaire importante de la vie, c'est l'amour, amour de sa famille, amour de ses amis,

amour de la fête aussi. Et pour finir ce livre roboratif voici sa phrase favorite : " Fais la fête comme si tu devais mourir demain ".

Constantine, la France de 1901 à 1935 tome 2, Constantine, la France de 1935 à 1962 tome 3,

par Jacques Gatt, à commander chez Jacques Gatt 18 place Saint-Denis 34000 Montpellier. Tomes 1 et 2 - 54 euros chaque volume, tome 3, 64 euros, franco de port.

Nous avons signalé, dès sa parution en 2003, le tome 1 du Constantine de Jacques Gatt. Aujourd'hui que les trois tomes sont sortis nous voulons dire l'intérêt exceptionnel de ces trois ouvrages. Le premier couvre la période de 1837 à 1900. Le second va de 1901 à 1935 et le troisième de 1936 à 1962. Il est difficile de trouver une documentation aussi complète sur une ville. L'information que l'on y trouve est à la fois historique, économique, sociologique. Chaque volume est largement illustré de photos et de cartes postales de l'époque. A la fin du troisième tome un chapitre est consacré à « Constantine dans la littérature ». Nous devons remercier et féliciter Jacques Gatt de ce travail exceptionnel et que nous avons particulièrement apprécié. Les Constantinois se doivent d'avoir ces ouvrages dans leur bibliothèque et les autres, ceux qui ont connu cette ville étonnante y trouveront matière à se distraire.

Tiaret de ma jeunesse

par Clément Agula - Editions Jacques Gandini -

Tome 2. Tiaret et ses environs,

un très bel album dont nous parlerons dans notre prochain numéro - 44 euros.

Cagayous, le prince des rues, et Cie

Des hommes singuliers, on en trouve beaucoup dans l'histoire de la superstition, mais il est aussi des personnages qui étaient fort respectueux des forces maléfiques, bien que très souvent en marge de la société. En Afrique du Nord, certains de ces personnages pittoresques ont une vie si pleine, si riche qu'on les dirait « authentiquement réels ». Ils sont subtilement liés à la tradition, aux coutumes, ancrés dans le terreau nord-africain.

Le plus connu de ces personnages est le prince des rues, notre Cagayous national, le *lazzarone* créé par Gabriel Robinet sous le pseudonyme de Musette. Ce journaliste inspiré passait le meilleur de ses loisirs à courir les faubourgs d'Alger, à l'écoute de ce petit peuple, mélange de plusieurs races européennes, en train d'inventer un mode de vie unique, chaleureux. Cagayous avait aussi « popularisé » un langage, parfois un peu obscur pour les gens « qui se raffinent », mais toujours savoureux.

Musette, en des petits fascicules assez minces, faisait paraître des chroniques alertes, narrant les aventures du héros dans un vocabulaire, martyrisant agréablement la syntaxe classique, fait pour être dit plus que pour être lu, mettant en scène des personnages admirables de ver-

deur bien vivante. Ainsi s'inventent sous nos yeux, Becora, *Çui-là qu'il-a-la-calotte-jaune*, Mecieu Hoc, *Calcidone le pêcheur d'oursins*, Pimiento le marchand de tabac, Coïmbra le fossoyeur, Ugène le louette, Chicanelle que Cagayous épouse et qui le rend si malheureux et bien d'autres...

Tout ce petit monde s'agite, crie, aime, souffre, rit, plein de malice. Ces écrits de Musette, le personnage même de Cagayous, font partie du patrimoine folklorique de l'Algérie et, par leur outrance même, ont rejoint un panthéon qu'il faut préserver.

Un autre personnage, essentiellement différent, a été créé par Stéphan Chaseray dans un ouvrage malheureusement trop peu connu, *Les lettres de l'oued Melhouf*. Là, nous ne sommes plus à la Cantéra ou à Bablouette, mais dans le bled, dans le quotidien de la vie du colon. Comme l'a écrit Robert Randau, « sa philosophie est souriante et résignée. Il abonde en conseils et en réflexions de haute malice, son optimisme ne se dément jamais. C'est un admirable paysan français... *Les lettres de l'oued Melhouf* sont rédigées dans une langue simple et vigoureuse. Le père Robin, protagoniste de l'histoire, est le vrai, le bon colon, le colon de tous les jours, tantôt sablonneux, tantôt marécageux et qui, à l'occasion, parle rudement, en heurtant rudement la terre de la crosse de son fusil ».

Pierre Mille, lui, a créé un autre type de Français, Barnavaux, l'éternel soldat de première classe d'infanterie coloniale, bien qu'il eût été trois fois sergent, cassé deux fois pour indiscipline, une fois pour indignité. Barnavaux n'a pas d'histoire parce qu'un soldat n'en a pas. Un soldat n'a que des histoires. Il est né un jour, il mourra un jour, voilà tout. A part cela, Pierre Mille lui a conféré l'immortalité, il a donné un coeur tendre au vieux briscard, une philosophie joyeuse et désabusée de broussard. Il a fait la conquête de l'empire colonial français tout en restant toujours rouspéteur et bon garçon. Barnavaux aussi mérite d'être mieux connu.

Ragabouche en Barbarie

J'ai connu Tunis presque au début du protectorat, alors que les rues de la ville européenne, qui débordent aujourd'hui sur les collines et les plaines environnantes, n'étaient pas encore tracées ni même prévues. La vie de la cité était concentrée dans la Médina blanche et musulmane et dans un îlot moitié français et moitié italien aux environs de la porte de France.

Je notais déjà l'interpénétration des races et des civilisations dont les manifestations, assez curieuses, se déroulaient dans la vie de chaque jour. Car il faut vivre, c'est le secret des élaborations psychologiques et des ententes tacites.

Rien de plus pittoresque que cette population hétéroclite des ports méditerranéens dont les dominantes ont été traduites avec éclat par de très bons écrivains tels que Musette, avec son immortel *Cagayous*, Louis Bertrand, Jean Vignaud, Robert Randau, Lucienne Favre. Rien de plus plastique aussi que les races qui s'y côtoient et qui finissent par créer un type commun où il n'est pas difficile de discerner les apports ethniques. Une race nouvelle se forme dans l'Afrique du Nord, ce n'est plus douteux.

La langue, sinon l'esprit français, a un rôle prépondérant dans cette transformation si rapide qui tend à rapprocher les races et les cœurs.

C'est toujours à la base, parmi le peuple et souvent parmi le bas peuple, que se forme le complexe racial nouveau. A mi-chemin des

racés, on rencontre des individus d'un type tout à fait intéressant, d'une densité de vie singulière.

Arthur Pellegrin, en créant le personnage de Ragabouche¹ a parfaitement compris que, de la conjonction des races dans les couches populaires, devait naître un type synthétique que tout le monde saluerait bientôt comme une vieille connaissance. Ragabouche, dès sa parution en feuilleton dans un journal, devint populaire à Tunis, à l'égal de Cagayous à Alger.

A la différence de ce dernier, Ragabouche parle un français correct, quelque peu truculent à l'occasion et il fréquente tous les milieux de la société tunisienne, ce qui nous vaut bien des aperçus savoureux...

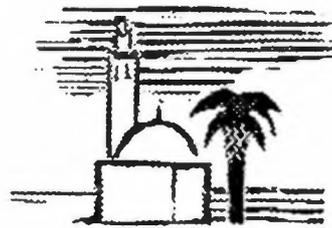
Le nom de *Ragabouche* est, à lui seul, une trouvaille : « trois syllabes juteuses et colorées et une quatrième très douce... Ne cherchez pas l'origine de ce mot que l'on emploie quelquefois, dans le bas peuple, pour exprimer sa satisfaction (à la vue d'une jolie fille, par exemple); il n'est pas arabe, il n'est pas français, ni italien, ni maltais, ni espagnol, ni latin, ni grec. Il est peut-être tout cela, il a du sang de toutes races dans les veines. En tout cas, il est né en Afrique ». Grâce à l'auteur de *Ragabouche*, l'expression, sans forme ni visage, s'est incarnée dans un personnage aux contours bien définis

Et quel personnage vivant, agissant, débrouillard se retrouvant toujours lui-même et de bonne humeur, au milieu des situations les plus « embêtantes ».

Comme on peut le penser, les complications sentimentales dans la vie de notre héros sont nombreuses et scabreuses. C'est du vitriol qui coule dans les veines des Africains, disait Voltaire. Et nous sommes au pays de Karagueuz.

Remarquez que *Ragabouche*, individu synthétique, a une psychologie personnelle. Il raisonne d'une manière qui lui est propre. Il fait preuve, si j'ose dire, d'une logique « ragabouchienne ». Une logique,

fonction du milieu auquel il emprunte, à travers les résidus raciques, ses éléments de coordination et d'action. Ainsi, quand Ragabouche est sous le coup d'une fausse accusation, son premier mouvement est de s'enfuir et non de chercher à se disculper comme il pouvait le faire très facilement. Il obéit ainsi à l'instinct du Berbère pour qui l'indépendance est la plus prudente des attitudes à l'égard de l'autorité qui, de tout temps, lui fut étrangère et suspecte. Mais, un peu plus tard, Ragabouche se rendra aux conseils d'un ami français pour régulariser une situation dangereuse, en marge des lois de son pays.



1. *Les Aventures de Ragabouche* Librairie Saliba, Tunis, 1932.

Arthur Pellegrin

De l'innocent au dévergondé

Si l'esprit africain a été de tout temps disponible pour croire et s'émerveiller jusqu'aux limites de l'extrême, il garde toujours le contact avec la réalité qui l'entourne. Il se manifeste aussi bien par des réactions primaires que par des ripostes élaborées. Il a volontiers recours aux images, proverbes et dictons, et aussi à l'allusion, même un peu lourde; il admet, pour se faire entendre, le bouffon, voire le grotesque. Nous en avons la preuve dans les types et personnages jaillis, plus ou moins spontanément, du fonds populaire, inspirés ou adoptés par lui qui ont un air de famille, bien que venus de tous les points de l'horizon méditerranéen. Ainsi Djeha et Karagueuz.

Les Berbères ont reçu des Arabes, trois ou quatre siècles après l'hégire, un personnage mi-sérieux, mi-bouffon, dénommé Si Jeha, qui est certainement d'origine citadine, étant donné son comportement habituel et les partenaires qu'il met en jeu ordinairement. Venu probablement des ports de la Mer Rouge par l'Égypte où il est très connu sous le nom de Goà, notre personnage a été adopté par les villes maritimes du Maghreb, d'où il s'est répandu dans les campagnes.

En Kabylie, il est appelé Bou-Idhès, ou Bou Koudour ou encore Bou-Kheufous et entre en scène sous des aspects rustiques qui ne laissent aucun doute sur les influences qu'ont exercées sur son comportement et son langage, les milieux ruraux qui l'ont accueilli. Jeha a

d'ailleurs essaimé dans la plupart des ports de la Méditerranée. On le retrouve à Istanbul sous le nom de Nacer-Eddine Hodja, à Palerme sous le nom de Giufà, en Albanie, en Grèce, et son travestissement est tel qu'il fait toujours très couleur locale.

C'est un personnage assez sot, une sorte de Gribouille, étonné de ce qui lui arrive, un peu philosophe, un peu gouailleur. A l'occasion, il ne manque ni d'esprit ni d'à-propos, surtout quand il s'agit de fronder le prince, les institutions établies, une morale trop rigide. En un temps, pas très lointain, où le journal n'existait pas ou n'était pas libre, les histoires de Jeha, colportées sous le manteau, ne manquaient pas de piquant et permettaient au peuple de se libérer, un moment, de ses contraintes habituelles. Cela explique aussi que les facéties et aventures de notre bonhomme soient parfois très risquées.

Innombrables sont les histoires de Jeha ; on en a fait des recueils, on en invente tous les jours. En voici une, recueillie au hasard des conversations. Un jour, Si Jeha se trouvant sur le passage du sultan oublia de le saluer. Le sultan lui fit donner vingt coups de bâton pour lui apprendre à être poli. A quelque temps de là, Si Jeha rencontra de nouveau le sultan qu'il salua selon les convenances mais le sultan distrait ne lui rendit pas son salut. « A combien de coups de verge faut-il évaluer cette impolitesse du Sultan à l'égard de Jeha le simple » ? s'écria notre homme. On rapporta le propos au prince qui en rit et fit remettre une bourse d'or à Si Jeha pour le dédommager de la bastonnade qu'il avait reçue.

Tout autre est notre deuxième larron.

Comme son nom l'indique, Karagueuz est d'origine turque. Ce sont les Turcs qui, en étendant leur domination politique en Berbérie, ont favorisé l'exhibition de ce personnage dans les milieux populaires, prêts d'ailleurs à le recevoir. Les Turcs n'ont guère donné d'autre preuve de leur influence culturelle en Afrique, compte tenu des quelques

centaines de mots qu'ils ont introduits par la force des choses dans les parlars d'Alger et de Tunis.

Qu'est-ce que Karagueuz ? Voici comment les écrivains de l'époque (Desprez, etc), décrivent, en Alger, cette marionnette d'une étonnante virilité : « ce spectacle, nous dit-on, est une espèce d'ombres chinoises qui représentent les scènes les plus impudiques et cela aux regards des enfants, des jeunes gens et des vieillards qui, tous, accourent en foule et battent des mains ou éclatent de rire aux épisodes les plus burlesques de cette indécente fantasmagorie ».

Et encore : « les grands expliquaient aux petits ce que ceux-ci semblaient ne pas comprendre. Il n'y avait effectivement là ni vice, ni corruption, mais simple inconscience de mœurs ».

On ajoute que ce n'est pas l'immoralité du spectacle qui motiva sa suppression, mais un manquement au respect dû à l'autorité. Il arriva, en effet, que Karagueuz bafouât les gendarmes. Les exhibitions de Karagueuz furent interdites dans les villes d'Algérie entre 1843 et 1850.

En Tunisie, le sieur Karagueuz visa beaucoup plus haut que les gendarmes ; mais le grand vizir de l'époque, à qui la chose fut rapportée, prit un arrêté aux termes duquel ledit Karagueuz fut invité à surveiller ses faits et gestes sous peine de prison. Ceci se passait vers 1900. Du coup, Karagueuz rentra sa rapière qui était, au fond, la seule raison de son succès, et mena désormais une existence sans gloire au fond des baraques d'Halfaouine, les jours de Ramadhân.

Cependant, ses prouesses étant devenues légendaires, Karagueuz se survit à lui-même parmi le populaire, où il est devenu synonyme d'un homme hirsute et dévergondé, jovial et gouailleur.